

LE
T R I O M P H E
DES 20
B O N N E S F E M M E S,
C O M E D I E,
E N C I N Q A C T E S.

Par Mr. ELIE SCHLEGEL,

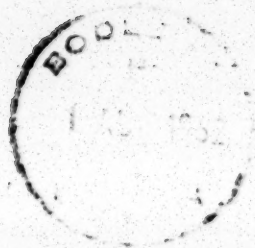
TRADUITE de L'ALLEMAND,

Par le Colonel Chevalier de CHAMPIGNY.

A L O N D R E S:

Imprimée dans l'Année MDCCLXIII.

Vet. A5 e. 3817



La Baronne de Schimelman,

Née Baronne de GERSDORFF, Dame
d'AHRENSBURG, et autres lieux.

MADAME,

VOICY la Bonne Femme habillé a la Française;
cette pièce a toujours été vôtre pièce favorite
dans son original. Vingt fois vous en avez demandé
la représentation lorsque j'étois à Hamburg : oserois-
je, Madame, vous l'offrir comme un hommage public
de ma reconnoissance pour l'accueil poli et obligeant
que j'ai reçu dans votre Maison de vous et de Mon-
sieur le Baron de Schimelman ?

Mere tendre, ainsi qu'épouse complaisante, vous
dèvez prendre Hilaire sous votre protection, puis
que vous possédez toutes les qualités qui ont jusqu'icy
intéressé le public en sa faveur ; que ne fera-t-il donc
pas aujourd'hui ce même public lorsqu'il la verra pa-
roître sous les auspices d'une Dame qui joint aux
graces et à la douceur de son sexe les vertus du galant
homme. J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Madame,

Londres le 15
Août, 1763.

Votre tres humble,

Et tres obeissant serviteur,

Le Colonel Chevalier de CHAMPIGNY.

A C T E U R S.

AGENOR mari de JULIE.

NICANDRE, ami d'AGENOR.

PHILINTE, femme de NICANDRE, déguisée
en homme dont le vrai nom est Hilaire.

HENRY, valet de NICANDRE

JULIE, femme d'AGENOR.

CATHERINE, suivante de JULIE.

Madame AGATHE, vieille gouvernante.

La SCENE et dans la maison d'AGENOR.

LE
T R I O M P H E
DES
B O N N E S F E M M E S.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
CATHERINE, PHILINTE.

C A T H E R I N E.

EN vérité ! madame, je commence presque à croire que nous autres femmes ferions comme les hommes, si nous étions à leur place. Je m'imagine qu'il suffit de porter un habit d'homme pour avoir envie de séduire. Comment vous seroit sans cela venue l'idée d'en conter à Julie ?

P H I L I N T E.

J'ai de bonnes raisons de faire ce que je fais, et je prévois d'avance mille rencontres. —

C A T H E R I N E.

Oui, j'en vois cent pour une, mais toutes pour chagriner Julie, et empirer encore votre mauvais sort.

B

P H I-

PHILINTE.

Son état me touche, mais loin d'augmenter
ses maux, peut être trouverai-je moyen de faire
connoître à son impérieux Mari tous les torts qu'il
a vis à vis d'elle.

CATHERINE.

Mettéz les fers au feu, j'y consens. Reste à voir
comme vous vous tirerez d'affaire.

PHILINTE.

Je peux en toute feureté lui dire des douceurs,
sans craindre qu'elle me prenne au mô. Il est
vrai que Julie est vive et de bonne humeur ; mais
crois moi, ma chere Catherine, rien ne prouve
mieux la vraie vertu qu'un enjouement noble et
aisé : et ce ne sont pas toujours celles qui se scan-
dalisent des moindres bagatelles, qui sont les plus
sages.

CATHERINE.

Mais comment prétendez vous par là ramener
le coeur de votre Mari ?

PHILINTE.

Tu ne vois que trop combien Nicandre aime
Julie : quoi ? je ne contrecarerois pas ses amours ?
non, elle a trop de merite. Si jamais il pouvoit
se flater de la moindre esperance, il seroit encore
long tems perdu pour moi.

CATHERINE.

Comme il pesteroit s'il venoit à s'apercevoir,
que son rival le plus dangereux, que celui qui
derange tous ses projets amoureux, n'est autre,
que sa femme.

PHILINTE.

O ! je n'ai rien à craindre sur ce point. Pour-
roit-il soupçonner, qu'après m'avoir abandonné
comme il a fait depuis dix ans, je l'eusse toujours
suivi.

C A.

C A T H E R I N E.

Il est vrai qu'il ne pourroit l'exiger, et il se rendra luy même assez de justice pour convenir qu'il ne le merite pas.

P H I L I N T E.

Quant à cela, on ne peut pas toujours savoir jusqu'où va la bonne opinion qu'un chacun a de soi. Mais à peine nous sommes nous vûs trois mois : j'ai grandis depuis, et pris de l'embonpoint : je me coëffois alors en brune, et je me poudre aujourd'hui. Je doute même fort, qu'il me reconnut sous les habits de mon sexe.

C A T H E R I N E.

Il faudroit qu'il eut une heureuse memoire pour se rapeller toutes les personnes dont il a été amoureux quelque semaines. J'avoüe que votre Mari est un homme singulier, pouvoir quitter une femme faite comme vous si tôt après les noces.

P H I L I N T E.

Que ne fait pas la jeunesse, et l'envie de courir à droite et à gauche ?

C A T H E R I N E.

Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il n'ait pas touché à votre bien, et qu'il n'ait pris que ce qui luy appartenoit.

P H I L I N T E.

Et c'est justement ce qui me fait voir que c'est sans dessein et simplement par pure legereté qu'il m'a manqué. Je ne fais si mon amour me trompe, ou si c'est la raison qui me dit d'avance, que Nicandre reviendra un jour à moi.

C A T H E R I N E.

Du moins ne vous faites pas connoître que vous ne soyez bien sûre de ses sentimens.

P H I L I N T E.

Prends soin en attendant de ce que j'ai apporté icy. Aides moi, ma chere Catherine, à m'insinuer dans les bonnes graces de Julie. Sans quoi Nicandre à l'aide d'Agenor saura bientôt m'eloigner. Cependant je suis necessaire icy. Ce n'est pas de Nicandre dont je suis inquiète, je ne crains que les charmes de Julie. C'est pour quoi je veux me saisir de ce poste et le deffendre.

C A T H E R I N E.

Paix! voicy Nicandre. Cesséz d'etre Hilaire et redevenèz Philinte: attendèz un moment, Monsieur Philinte, je vais dire à Madame que vous etes icy.

S C E N E S E C O N D E.

N I C A N D R E, P H I L I N T E.

N I C A N D R E.

Te voila deja, Philinte?

P H I L I N T E.

Qu'est ce que cela te fait? entre nous, mon ami, fais tu que je suis icy comme chez moi?

N I C A N D R E.

Si cela est, je te conseille de te preparer à de-loger.

P H I L I N T E.

Comment? jusqu' icy je n'en ai nulle envie.

N I C A N D R E.

Dis moi mon cher, pourque je te trouve toujours dans mon chemin?

P H I L I N T E.

Dis moi plutôt pourquoi tu me suis eternellement comme une ombre?

N I-

N I C A N D R E.

Parlons franchement. Nous sommes du même metier.

P H I L I N T E.

Quel est le tien ?

N I C A N D R E.

De reduire toutes les jolies femmes.

P H I L I N T E.

C'est justement mon cas.

N I C A N D R E.

Nous sommes deux nouveaux Alexandres. Dis moi, as tu jamais trouvé une femme invincible ?

P H I L I N T E.

Dans tous mes voyages, je n'en ai trouvé qu'une assez sotte pour ne pas se rendre. On l'apelloit Hilaire. Son mari——

N I C A N D R E.

Comment ! Hilaire ! y a-t-il long tems que tu l'as vüe ?

P H I L I N T E.

Pas long tems.

N I C A N D R E.

Etoit elle encore jolie ?

P H I L I N T E.

Passablement.

N I C A N D R E.

Avoit elle du bien ?

P H I L I N T E.

Entre deux.

N I C A N D R E.

Et tu n'as pû en venir à bout.

P H I L I N T E.

Non, elle avoit un ridicule de vertu——

N I.

N I C A N D R E.

Est ce la verité ? Parles tu franchement ?

P H I L I N T E.

Comment ? que t'importe que ce soit la verité ou non ?

N I C A N D R E.

En rien. Je songe seulement comment il est possible qu'une femme ne se rende pas.

P H I L I N T E.

J'en peux repondre. Personne ne le fait mieux que moi.

N I C A N D R E.

Brisons la dessus.

P H I L I N T E.

Je ne sai qui je dois plaindre du mari ou de la femme. Je suis persuadé que le premier y perd le plus.

N I C A N D R E.

Ecoutes, Philinte. S'il n'existoit point de femme invincible, ce seroit un phenomene dont on nous auroit obligation à tout deux. Nous nous derangeons reciproquement. Depuis quinze jours que nous sommes à nous épier, nous avons fait grace de la reputation à une demie douzaine de femmes qui l'auroient perdue. Voila de beaux exploits !

P H I L I N T E.

Tu as raison, et il vaudroit mieux que tu ne te frotaisses pas à moi : tu vois qu'il faut me ceder quand nous sommes en concurrence : cherches fortune ailleurs et cedes la place au vainqueur.

N I C A N D R E.

Ne veux tu pas me ceder Julie ?

P H I L I N T E.

De bon coeur si tu peux en venir à bout.

N I.

N I C A N D R E.

Il ne suffit pas de me la ceder. Il ne faut plus mettre le pied icy.

P H I L I N T E.

En aurai-je moins son coeur ?

N I C A N D R E.

Si tu ne t'y prettes de bon gré, je saurai bien t'y reduire.

P H I L I N T E.

Je crois que tu veux ferrailler. On voit bien que tu n'as pas beaucoup à perdre, puisque tu degaines si aisément. Mais prends garde à toi je pourrois me deffendre d'une façon qui te surprendroit.

N I C A N D R E.

Fais le voir. Méts l'épée à la main.

[Il tire son épée.]

P H I L I N T E.

Il ne tiendrait qu'à moi, mais je ne le juge pas à propos.

N I C A N D R E.

Pas ! tu veux donc me ceder Julie.

P H I L I N T E.

Rien moins que cela. Rengaines, sans quoi je vais m'évanouir. Car quoique j'aie beaucoup de courage, j'ai le malheur de ne pouvoir souffrir une épée nue.

N I C A N D R E.

Fi ! tu es un poltron.

P H I L I N T E.

J'ai plus de courage que toi. Tu veux me faire quitter la place l'épée à la main ; preuve infaillible que tu n'oses y pretendre par le merite.

N I C A N D R E.

Je ne fais quel mouvement interieur m'empêche de tomber sur luy.

P H I L I N T E.

Quelqu'un vient, remets ton épée. On pourroit croire que nous faisons du bruit pour qu'on nous separe.

N I C A N D R E.

Soit. Tu n'as point de courage, ainsi j'aurois peu d'honneur de parler de ta lacheté. Mais je fais comme il faut m'y prendre pour te faire déguerpir. C'est un soin dont je vais charger Agenor.

S C E N E T R O I S I È M E.

JULIE, PHILINTE, NICANDRE,
CATHERINE.

N I C A N D R E.

Que vous etes belle ! aujourd'hui, madame.

P H I L I N T E.

Quoi ! vous etes deja habillée ; je venois vous faire ma cour à votre toilette. Vous devriez cependant savoir que vous ne pouvez vous y passer de moi.

J U L I E.

Me passer de vous ! et pourquoi ? qu'avez vous à controler ?

P H I L I N T E.

Tu devrois avoir honte, ma pauvre Catherine, d'habiller ta maitresse si fort à l'ancienne mode. Tu meriterois qu'elle ne te permit plus de mettre la main sur elle.

J U L I E.

Ne la grondez pas, c'est moi qui ai voulu être ainsi.

P H I.

P H I L I N T E.

Et moi je ne le souffrirai pas. Une chaise, Catherine. Voudriez vous Madame avoir la bonté de vous asseoir. Je vous montrerai comme on se met. Otèz moi cette fleur. Ce noeud, machere Catherine, doit etre tout autrement tourné.

[Catherine change quelque chose à l'ajustement de sa Maitresse.]

J U L I E.

Cela suffit, je ne fais, Philinte, quelle idée vous prend, et qui vous permet de vous donner ces airs avec moi. Vous me facherés.

P H I L I N T E.

Vous devriez me remercier.

N I C A N D R E.

Bas. Je ne m'étonne plus que ce blanc bec me coupe l'herbe sous le pied ; il est dix fois plus effronté que moi.

J U L I E.

Philinte, vous m'avez défigurée. Mais qu'importe ? je voudrois aujourd'hui ressembler à un monstre.

P H I L I N T E. Luy présentant un miroir.

Voiez mon charmant petit monstre, n'avez vous pas à présent tout un autre air ? pour aujourd'hui vous etes au parfait. Car vos charmes sont mon ouvrage.

N I C A N D R E.

Je vous conseille, Madame, de renvoyer Catherine et de prendre Philinte à sa place, puisque c'est une si excellente fille de chambre.

P H I L I N T E.

Mais pourquoi vouloir aujourd'hui ressembler à un monstre ? avez vous de l'humeur ? je veux vous amuser par quelques contes. J'ai diné avec votre Mari, et —

C

N I.

N I C A N D R E.

Le trait est impayable ! égaier une femme en lui parlant de son mari !

J U L I E.

C'est suivant les maris. Je doute, Nicandre, qu'on pût, si vous étiez marié, jouir beaucoup votre femme, en lui parlant de vous.

N I C A N D R E.

Reste à savoir. Il arrive souvent qu'une femme aime son mari par caprice, quelque bizarrement impérieux qu'il soit.

J U L I E.

Trêve de discours sur les Maris, s'il vous plaît.

N I C A N D R E.

Vous avez raison. Devant une jolie femme il ne doit jamais être question de son mari.

J U L I E.

Vas voir, Catherine, si Monsieur est rentré.

S C E N E Q U A T R I E M E.

NICANDRE, JULIE, PHILINTE.

N I C A N D R E.

Voilà, Madame, qui déroge au traité que nous avons fait, vous avez exigé vous même qu'on ne fit pas mention de votre mari.

J U L I E.

Cette loix, Nicandre, ne regarde que vous, puisque vous ne parlez d'Agénor que pour vous en moquer.

P H I L I N T E.

Vous me permettrez cependant de dire que vous avez le mari le plus éveillé que je connoisse.

N I-

N I C A N D R E.

Et de si bonne humeur avec ses amis qu' il n'y a que sa femme qui puisse connoître jusqu'où vont ses caprices.

P H I L I N T E.

C'est la complaisance même, on en fait ce qu'on veut, il se prête à tout ; et si je voulois vous rendre toutes les histoires qu' il nous a faites ce midy——

J U L I E.

O contèz je vous prie.

N I C A N D R E.

Né savez vous pas encore aux depens de qui les hommes s' amusent lorsqu'il n'y a pas de femmes avec eux ?

P H I L I N T E.

Pour aujourd'hui les Maris ont déffrayé la compagnie, on a surtout daubé sur ceux, qui font ce que je voudrois que fut le votre.

J U L I E.

Je vous avertis tous deux que le premier qui parlera de mon mari ne sera plus receû chez moi.

N I C A N D R E.

Parbleu ! en faveur de la nouveauté ! voici une loix qu' il faut respecter au moins un heure, vous serai tout au plus la troisieme femme dans le monde, qui en prescrive de pareilles.

P H I L I N T E.

Je rends justice à votre mari.

N I C A N D R E.

C'est d'honneur vrai : il lui rend justice.

P H I L I N T E.

Je loue son esprit, son merite, son savoir vivre, et surtout sa bonne humeur et sa politesse.

N I C A N D R E.

Il seroit trop parfait s' il en avoit aussi vis à vis de sa femme.

J U L I E.

Je vous assure qu' il n' en manque pas.

S C E N E C I N Q U I E M E.

C A T H E R I N E, J U L I E, N I C A N D R E, P H I L I N T E.

C A T H E R I N E.

Madame ; Monsieur vient de rentrer dans l'instant, il est chez luy.

J U L I E.

Quoi ? il ne passe pas un moment chez moi ?

P H I L I N T E.

Qu'y trouvez vous de si etonnant ?

N I C A N D R E.

Laissez le ou il est ; ne sommes nous pas avec vous ?

J U L I E.

Il a cependant coutume, chaque fois qu'il rentre au logis de venir droit à mon appartement. Cela m'inquiète. Je ne fais——

C A T H E R I N E.

Il a paru fort surpris que vous ne vinssiez pas au devant de luy.

N I C A N D R E.

L'entendez vous ! cela est de l'etiquette du mariage.

J U L I E.

Ne pouvois-tu pas me dire cela à l'oreille, ma chere Catherine ?

N I.

N I C A N D R E.

Ce qu'elle en fait est pour nous donner une preuve de cette politesse que vous louiez si fort dans votre mari il n'y a qu'un instant.

J U L I E.

Avec votre permission je vous laisse un moment.

N I C A N D R E.

Ne cesserez vous donc jamais, Madame, d'agir à l'antique ? à peine Agenor a-t-il le pied à maison que votre coeur vole et soupire pour le voir ; vous ne vous verrez peut être que trop.

J U L I E.

Mon dessein est de vous l'emmenner.

N I C A N D R E.

Non, je ne souffrirai pas que vous fassiez les premiers pàs. Il faut lui apprendre son devoir. Vous n'irez pas le trouver, je veux le conduire à vos pieds.

J U L I E.

Nicandre, laissez moi aller.

N I C A N D R E.

Permettèz, Madame, que je passe seul chez luy ; j'ai quelque chose de pressant à lui communiquer,

J U L I E.

Puisque cela est : j'attendrai, crainte de vous deranger.

N I C A N D R E.

Restèz ici, Philinte, et ne souffrèz pas qu'une aussi jolie femme se regle sur les caprices de son mari.

S C E N E

SCENE SIXIEME.

JULIE, PHILINTE.

PHILINTE.

Enfin vous restez, Madame, j'en suis enchanté. Tandis que Nicandre parle à votre mari; et qu'il luy parle sans doute de vous: j'ai de mon coté quelque chose de consequence à vous communiquer.

JULIE.

Et moi de même, Philinte. Je vous ai jusqu'icy regardé comme un homme de bon sens où du moins comme un homme supportable. Mais aujourd'huy vous me tirez de mon erreur.

PHILINTE.

Et comment?

JULIE.

Pouvez vous le demander? vous êtes vous jamais donné les airs que vous venez de prendre à present.

PHILINTE.

J'en conviens, Madame, je suis un impudent, un fol, un etourdi; mais avec votre permission cela ne peut être autrement.

JULIE.

Et pourquoi?

PHILINTE.

Parceque plus on aime, et plus on est fol, et que je vous aime au suprême degré.

JULIE.

Quittez ce badinage trop usé, il n'est nullement de mon gout.

PHILINTE.

Il est vrai qu' il est tres rare qu' on le dise au sérieux.

serieux. Et justement parceque c'est mon serieux vous y devriez être d'autant plus sensible, quand ce ne seroit même que pour la rareté.

JULIE.

Votre serieux ? dites vous ? cela ne se peut.

PHILINTE.

Je vous le repete, c'est tres fort mon serieux.

JULIE.

Peut-on compter sur ce que vous dites ?

PHILINTE.

Au moins autant qu'on peut compter sur la parole d'une femme.

JULIE.

Cela etant, Philinte, prenèz congé.

PHILINTE.

Comment ? de qui ?

JULIE.

De moi ! car j'ai fermement resolu d'éviter quiconque s'aviserait de m'aimer, et me le dire.

PHILINTE.

En ce cas oubliez plutot que je vous aime. Souffrez moi encore quelque tems. Car je suis d'avance sure qu'un jour vous m'aimerez aussi.

JULIE.

Moi ? vous aimer un jour ? voila encore une nouvelle impudence.

PHILINTE.

Oui, je le parie ; de plus vous m'aimerez publiquement, et vous m'en ferez l'aveu devant votre mari.

JULIE.

Avèz vous perdu l'esprit, Philinte ?

PHILINTE.

Oui à la barbe de votre mari. Je vous en assure.

JULIE.

Finissez. J'ai crû jusqu'icy que vous aviez du respect pour moi, et qu'on pouvoit vous voir ; mais je vois bien qu'il faut me résoudre à vous éviter.

PHILINTE.

Au nom de Dieu, ne vous décidèz pas si vite. Je vois bien que je n'oses plus vous parler de mon amour. Mais si de tems à autre il m'echape un regard un soupir——

JULIE.

Je ne vous passe rien. Supprimez tout cela ; je ne vous permets pas même d'avoir l'air triste. Soyez sur que vous me ferez insupportable, dès-que vous me paroîtrez sérieux ou reveur.

PHILINTE.

Ainsi du moins ma bonne humeur vous plait.

JULIE.

Je vous souffre en faveur de votre enjouement, et parceque de tems à autre vous dissipéz mon chagrin : ainsi gardez vous bien de changer de role.

PHILINTE.

Ah ! ah ! desorte pourtant que je ne vous suis pas indifferant. Permettèz que je vous baïse la main. Vous me trouvèz tolerable, dites vous.

JULIE.

Ne me ferèz vous pas grace d'un mot ? prend-on toujours garde à ce qu'on dit ?

PHILINTE.

Depuis quand êtes vous si distraite ?

JULIE.

Depuis peu.

PHILINTE.

Sans doute depuis que vous êtes mariée. J'en pro-

profiterez avec le tems ; peu à peu vous ne saurez aussi plus ce que vous faites, et ce sera partie gagnée pour moi.

JULIE.

Voila mon mari.

SCENE SEPTIÈME.

JULIE, AGENOR, PHILINTE.

PHILINTE.

Tu viens fort à propos, mon cher Agenor ; nous étions en dispute. Tu dois décider.

AGENOR.

J'ai un mot à vous dire, Julie. (*bas*) Ne s'en ira-t-il pas bientôt ?

PHILINTE.

Ecoutez. Je soutiens qu'ainsi que tous les autres êtres la femme n'est icy que pour nous autres hommes, qu'un homme ne prend sa femme lorsqu'il se marie que pour son propre interet, et ta femme n'a pas assez d'experience pour me donner raison.

AGENOR. *Bas à Julie.*

Vous devez savoir que je ne peux le souffrir.

PHILINTE.

Reponds donc, Agenor.

AGENOR.

Eh bien, oui. Ma femme a raison.

PHILINTE.

Fi ! langage de nouveau marié qui n'ose dire ce qu'il pense. Je serois honteux, si comme

D

toi

toi j'étois marié depuis trois mois et si ma femme étoit aussi mal instruite des devoirs de son état.

A G E N O R. Bas à Julie.

Faut-il donc que vous n'ayey que des fots autour de vous ?

P H I L I N T E.

Je voudrois dès le lendemain de mes noces mettre ma femme sur le bon pied, et je debutterois par lui dire au sortir de l'église : Souvenèz vous, Madame, que vous êtes mon premier sujet.

A G E N O R. Bas à Julie.

C'est par pure malice que vous ne m'en débarassèz pas.

J U L I E. Bas à Agenor.

Comment dois-je m'y prendre ?

A G E N O R. Bas à Julie.

Continuèz à me choquer.

P H I L I N T E.

Que de jolies choses vous avèz à vous dire !

A G E N O R. Bas à Julie.

Decidèz, il faut que l'un de nous deux s'en aille.

P H I L I N T E. En regardant à sa montre.

Quelque plaisir que j'aie à voir des jeunes marièz se parler à l'oreille, il faut ce-pendant que je vous quitte.

A G E N O R.

Quoi ? déjà ? O ! je vous prie, Philinte, restèz.

J U L I E.

Vous aurez sans doute encore beaucoup de visites à faire.

P H I.

DES BONNES FEMMES. 19

PHILINTE.

Je dois encore aller dans cinq ou six endroits d'où les maris me voient partir plus volontiers qu'ils ne m'y voient arriver.

AGENOR.

Venez nous voir quand vous voudrez. Vous me ferez toujours plaisir.

SCENE HUITIEME.

JULIE, AGENOR.

AGENOR.

Ainsi parce que Philinte étoit près de vous, je n'ai pas eû l'honneur de vous voir dans ma chambre.

JULIE.

Dites plutôt que Nicandre est en cause, il-m'a dit avoir à vous parler, et m'a fait entendre qu'il feroit bien aise d'être seul avec vous.

AGENOR.

Convenez en de bonne foi. Vous craigniez que je ne rent-amasse le discours qui ce matin, vous a fait si vite sortir de mon appartement.

JULIE.

Si j'en suis sortie, c'est par raport à votre valet de chambre qui nous ecoutoit.

AGENOR.

Soit. Mais à present personne ne nous ecoute. Je profite de l'occasion pour vous faire souvenir que les premiers mois de notre mariage sont passés. Jusqu'icy j'ai glissé sur bien des choses qu'à bon droit. J'aurois pû critiquer. Je pretends que d'aujourd'huy vous meniez tout un autre train de vie.

D 2

J U.

JULIE.

Quoi ? Agenor, que vous ai-je fait ? que dois-je changer ?

AGENOR.

Tout.

JULIE.

En quoi ai-je pu jusqu'icy vous déplaire ?

AGENOR.

En tout.

JULIE.

Est-il possible ? ma soumission ? ma tendresse ?

AGENOR.

Ce n'est pas en me cajolant que vous vous tirrez d'affaire. Quand on aime quelqu'un on a des attentions pour lui, et quand on a des attentions, on fait ce que veut ce quelqu'un.

JULIE.

Vous conviendrez en même tems, mon cher Agenor, que dans ce cas, on a aussi l'attention de n'en rien exiger que de raisonnable, on ne l'accable pas, à chaque instant de reproches, on ne luy demande pas tantôt une chose tantôt une autre, et on se garde bien surtout de lui faire apercevoir qu'on veut qu'il se regle en tout sur nos volontés.

AGENOR.

Les faux fuyans ne vous manquent pas pour tâcher d'éluder vos devoirs. Vous seriez mieux d'employer votre esprit à me plaire. C'est en s'abandonnant aveuglement à la prudence de son mari, qu'un honnête femme fait voir qu'elle en a.

JULIE.

Mais vous convenéz souvent que je ne suis pas assez vaine pour faire parade de beaucoup d'esprit,

AGE,

A G E N O R.

Vos badineries sont déplacées, Madame, quand je vous preche la bonne morale. Vous devez commencer, par être plus posée, vous avez une certaine vivacité que je ne peux souffrir.

J U L I E.

C'étoit, cependant, me disiez vous jadis, ce qui vous enchantoit en moi.

A G E N O R.

Pourquoi toutes ces parrures aujourd'huy ?

J U L I E.

Pour vous mon cher ami, pour moi, et pour le monde. Car vous savez que nous sommes prièz au bal.

A G E N O R.

Au Bal ? et vous y voulèz aller ?

J U L I E.

Avèz vous déjà oublié que vous l'avèz promis hier en grande compagnie ?

A G E N O R.

Je l'ai promis, parceque je vous croiois assez raisonnable pour refuser. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de feindre une indisposition.

J U L I E.

Ce n'est pas ma coutume d'être si subitement malade, sans favour pourquoi.

A G E N O R.

Pourquoi ? parcequ'il ne convient pas d'aller au bal. Ne vous rapellèz vous pas un proverbe latin que je vous ai souvent cité : qu'il faut être yvre ou fol pour danser.

J U L I E.

Il me semble qu'il faut avoir le cerveau bien foible pour craindre de le detracquer en dansant.

A G E N O R.

Quoiqu'il en soit, Madame, vous me ferèz plaisir de rester chez vous. Je vous le repete je veux dès aujourd'huy vous mettre sur un pied plus raisonnable, et il en est tems. Si vous voulez me plaire, il faut prendre l'opposé de tout ce que vous avez fait jusqu'icy. Pensèz à ce que je vous dis. Une petite heure de reflexion n'y gatera rien. Adieu. J'attends votre reponse, et je prendrai mes mesures en consequence.

S C E N E N E U V I E M E.

J U L I E.

Ou allèz vous ? Agenor. Il s'en va ! une petite heure de reflexion ! qu' ai-je à reflechir ? est-ce sur les caprices d'un Mari ? sur l'ennuy qu'il inspire ? il y a quelque mois qu'il auroit fallut y penser. Il faut que je change, que je change ! et cela entout. Je voudrois voir comme nous passerions notre tems si j'etois aussi grognarde que luy. Mais il ne revient pas ! il me laisse seule ! il attend ma reponse. Il se regler a-dessus. Qui fait quel rat luy passe encore par la tête ? dois-je lui ceder ? cela est si petit. A peine y a-t-il quelques mois que je suis mariée, et il faut deja filer doux. Ma foi, j'ai beau y penser, il faut en passer par où il veut.

Fin du PREMIER ACTE.

A C T E

A C T E S E C O N D.

S C E N E P R E M I E R E.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Tiens, Catherine, otes mon evantail, et dis au cocher que je ne fors pas.

CATHERINE.

Quoi ? Madame, vous n'allèz pas au bal ?

JULIE.

Non, je ne suis pas bien.

CATHERINE.

Pas bien ! cela ce peut, vous n'etes du moins pas malade.

JULIE.

Je suis de mauvaise humeur, Catherine, que faire pour me diffiper ?

CATHERINE.

Qu'ordonnez vous ?

JULIE.

Je ne le fais pas moi même, ne me le demandes pas.

CATHERINE.

Quelque ouvrage pourroit-il vous amuser ?

JULIE.

Soit. Donnes moi quelque chose à faire.

CATHERINE.

Je ne fais pas encore quel ouvrage vous plait le mieux. On vit si fort dans la confusion dans ces commencements de mariage. Il n'est question

tion que de caresses, comme si l'on en vouloit prendre pour le reste de ses jours.

JULIE.

Donnes moi ce que tu voudras. Tout m'est égal.

CATHERINE.

Aimeriez vous peut être mieux la lecture ?

JULIE.

Oui, pourvu que ce soit quelque chose de gai.

CATHERINE.

Ma foi j'ai peur que nous n'ayons point de livres ; je vais en chercher un chez Monsieur.

JULIE.

Non, ne me quittes pas.

CATHERINE.

En ce cas il faut par force, vous amuser à lire ce qui vous reste des vers qui ont été faits à l'honneur de votre mariage et prendre ce dont nous n'avons pas encore faits des papillottes.

JULIE.

Pour cela non. On m'y prédit tant de folies, tant de bonheur imaginaire dont on se flatte en vain.

CATHERINE.

Eh bien, prenez du thé!

JULIE.

Je ne fais ce que je veux : mais donnez du thé.

CATHERINE.

J'étois sûre de mon fait. Le thé est aux femmes ce que le vin est aux hommes, il dissipe tous les chagrins. Dans la minute vous aurez de quoi passer le votre.

JULIE.

Non, restes ici ; ne me laisses pas à moi même, je suis trop mélancolique.

C A T H E R I N E.

Oserois-je vous demander, ma chere Maitresse, ce qui vous manque ?

J U L I E.

Tu n'y peux pas remedier.

C A T H E R I N E.

C'est toujours un soulagement de le dire.

J U L I E.

Qu'on est malheureux, d'être reduit faute d'autres, à ouvrir son coeur à un domestique ! Il est vrai qu'il me sera impossible de deguïser mes peïnes. Celuy qui me les cause, me menage si peu, que tout l'univers en sera bientôt instruit.

C A T H E R I N E.

Et celuy qui vous les cause s'apelle——

J U L I E.

Qu'ai-je besoin de le nommer ? Tu ne le connois que trop.

C A T H E R I N E.

Il est vrai que c'est une question que j'aurois pû vous epargner. Quand on se plaint de quelqu'un c'est la plus part du tems de sa chere moitié.

J U L I E.

On vient, ma chere Catherine, de me signifier qu'il falloit prendre un tout autre plan de vie. Il faut renoncer au monde pour m'enfermer avec mon mari.

C A T H E R I N E.

Qu'apelle-t-il un nouveau plan ? que pretend il par là ? nous ne sommes deja que trop rangées.

J U L I E.

Je fremis quand je pense à la vie que nous allons mener, puisqu'il a pû si tôt cesser de m'aimer. Tout luy deplait en moi ; il me l'a repeté

E

cent

cent fois, mes manières, ma façon de penser, et jusqu' à ma conduite.

CATHERINE.

Le compliment n'est rien moins que flatteur. Il faut que vôtre mari ait le gout gaté.

JULIE.

Il me menace de sa haine, si je ne change totale ment.

CATHERINE.

De sa haine ! cela est fort ! mais que vous changiez où non, il ne vous haira pas moins.

JULIE.

Pourquoi ?

CATHERINE.

Parceque certains gens ont de l'antipathie pour tout ce qui sent le mariage.

JULIE.

Malgréz cela, Catherine, je ferai ce qu'il veut, ne fut-ce que pour le convaincre de ses torts.

CATHERINE.

Comment peut-on convaincre un homme qui a pour principe, qu'il suffit qu'on soit femme pour avoir toujours tort ?

JULIE.

Ecoutes, Catherine, tu as servi d'autres femmes. Trouves tu à redire à mes façons ? Crois tu que je manque en quelque chose à mon devoir ? Puisqu'il me rompt toujours les oreilles de de voir.

CATHERINE.

Je deffie tout l'univers d'y trouver à redire. Vous êtes naturellement gaie, il en devrait être enchanté.

JULIE.

Et c'est ce qu'il appelle legereté, cela passera bientôt de soi même,

C A-

DES BONNES FEMMES. 91

CATHERINE.

Et alors il vous taxera de caprice.

JULIE.

Mais ne devrois-je pas l'avertir que Nicandre et Philinte m'en content.

CATHERINE.

Au nom de Dieu ! n'en faites rien, sans quoi vous vous attirerez un tourment de plus. Tout ce qu'on dit à gens de cette espèce devient un martyr pour nous même.

JULIE.

Du moins ne les vrai-je plus.

CATHERINE.

Ah ! le pauvre Philinte. Il n'y avoit que luy qui quelque fois savoit nous amuser.

JULIE.

Je rougis d'autant plus d'être forcée de le fuir, que je luy ai obligation.

CATHERINE.

S'il n'y a que cela ce n'est que trop souvent la raison la plus valable d'éviter quelqu'un.

JULIE.

Il faut absolument que tu trouves un moment favorable pour tirer de mon mari quelque chose de l'argent qu'il s'est engagé de me donner.

CATHERINE.

La commission est difficile. On a aujourd'hui partagé le tems de façon qu'il n'en reste plus pour donner de l'argent.

JULIE.

C'est à toi à voir comme tu t'y prendras. Philinte m'a avancé quelques bagatelles dans une certaine occasion où il s'agissoit de l'honneur de mon mari même, puisqu'il m'a empêché de montrer la corde devant gens qui croient qu'il n'y a

Gen de si honteux que de manquer d'argent, qu'il est facheux et delicat en même tems, de se voir reduit à agir avec plus de precaution et de ceremonie vis à vis de son propre mari que vis à vis de gens qui ne nous appartiennent en rien. Je ne peux décemment, rompre avec Philinte avant de m'être acquitte de ce que je luy dois. L'aurois je pû croire? qu'a mo nage il faudroit renoncer à tout amusement, à tout plaisir et à toutes mes connoissances? il faut, pour conserver un ombre de paix, dans le menage, que je sacrifie tout, ma joye, et jusqu'à ma jeunesse. Encore me trouverai-je heureuse, si à ce prix je peux rattraper une partie du coeur de mon mari.

SCENE SECONDE.

JULIE, AGENOR, CATHERINE.

AGENOR.

Vous pourriez peut être, Madame, dans la vivacité m'avoir promis des choses qu'il vous couteroit trop de tenir. Je viens pour vous rendre votre parole, et vous dire que vous êtes la maitresse de faire ce qui vous plaira; etes vous encore d'humeur d'aller au bal? on vous regrettera, si vous n'y venèz pas.

JULIE.

Je vous ai donné ma parole, et je la tiendrai.

AGENOR.

Mais si ce n'est pas de bon coeur, allèz y plus tôt.

JULIE.

Je vous jure que c'est de bon coeur.

C A:

CATHERINE.

Si vous voulez, Madame, qu'on vous croie, commencez par effüyer vos larmes.

JULIE.

Le plaisir d'être avec vous me fait oublier le reste de l'univers.

AGENOR.

Enfin vous tenez le langage que doit tenir une femme raisonnable.

CATHERINE.

Le doit ne feroit-il pas de trop ?

AGENOR.

Il n'y a pas jusqu' a Catherine qui ne se moque de vous.

CATHERINE.

Si j'étois homme, je ne voudrois rien devoir qu' à la bonne volonté de ma femme. Jamais elle n'entendrait prononcer le mot d'il faut.

AGENOR.

Tu as raison. Une honette femme ne doit pas se mettre dans ce cäs là. Il faut qu'elle fasse toujours plus qu'elle ne doit.

CATHERINE.

Plus qu'elle ne doit ! qui diable voudrait être femme ?

AGENOR.

Mais, que vois-je ? il me semble que vous avèz pleuré. Par quelle raison ?

JULIE.

Ne le demandèz pas : ce n'est rien.

AGENOR.

Je le crois. Et je fais que les femmes pleurent pour rien, mais c'est ce rien que je veux savoir.

JULIE.

N'en parlons plus, je vous prie. Cela est passé.

AGENOR.

Catherine, il faut que tu me dises d'ou viennent ces pleurs !

CATHERINE.

Rien de plus aisé. Vous en êtes la cause.

AGENOR.

Moi ? Madame ; votre silence dit qu'elle a raison. Je vous suis obligé de me faire l'honneur de gater vos yeux pour moi. Mais, dites moi mon crime, pour que je vous demande pardon.

JULIE.

Qu'il n'en soit plus question.

AGENOR.

Je vous entends. Il vous en coute des l'armes pour quitter toutes les bagatelles auxquelles votre propre bon sens plus que moi vous force de renoncer.

CATHERINE.

Comment quitter le monde sans pleurer ? il est si beau ! le monde. (*elle pleure.*) Et il ne paroit pas, Seigneur Agenor, que vous ferez des notres, quand nous l'abandonnerons.

AGENOR.

Mais ne voyez vous pas, Julie, combien je vous aime ?

CATHERINE.

Si on vous repondoit qu'oui, vous croiriez qu'on se moque de vous.

AGENOR.

Ou allèz vous Julie ?

JULIE.

Mon air triste vous choque, je veux vous le cacher.

SCENE

SCENE TROISIEME.

AGENOR, CATHERINE.

CATHERINE.

J'aurois, avec votre permission, une petite priere à vous faire.

AGENOR.

Tant mieux, Catherine, j'ai aussi à te prier de quelque chose, et nous en serons d'autant plutôt d'accord.

CATHERINE.

Madame a besoin d'épingles, ne voudriez vous pas me remettre les petits arrérages qui lui sont dûs à ce sujet depuis le jour de ses nocces jusqu'aujourd'hui ?

AGENOR.

Ma femme n'a qu'à s'adresser directement à moi, quand elle a quelques choses à demander.

CATHERINE.

Fi ! ne savez vous pas qu'il est indecent pour gens du bon-ton de se mêler d'affaire d'argent.

AGENOR.

Je ne comprends pas pourquoi ma femme en peut avoir besoin.

CATHERINE.

On dit que vous voulez totalement changer notre ménage, et ce changement demande de l'argent. Il nous faut faire emplettes de livres, d'éguilles à tricoter, de mille choses pour tuer le tems, et sur tout d'une forte dose de patience.

A G E.

A G E N O R.

Je ne lache pas un fol que je ne sache comme elle se conduit à l'avenir.

C A T H E R I N E.

Vous deviez songer, mon cher Monsieur Agenor, que vous vous y êtes engagé par le même contract, où ma Maitresse vous a promis fidélité.

A G E N O R.

L'usage m'a fait faire la sottise de le promettre, c'en seroit une plus lourde de le tenir.

C A T H E R I N E.

On risque quelque fois beaucoup d'écornifler quelque peu que ce soit un contract de mariage.

A G E N O R.

Parlons d'autre chose. Dans ce changement de menage je te destine un poste. Puis-je me flatter d'être un jour aussi avant dans tes bonnes graces que ma femme y est à present ?

C A T H E R I N E.

Je ne vous comprends pas. Je suis réellement très attachée à mes maitresses.

A G E N O R.

Dis à ta Maitresse. Tu la flattes dans toutes ses vanités. Tu entres sûrement pour quelque chose dans l'argent que tu me demandes pour des epingles, puisque tu le demandes avec tant de chaleur. Au surplus tu n'y dois rien perdre. Et pour te prouver la difference qu'il y a d'être du parti de Madame où de celui de Monsieur: tiens voila beaucoup plus que jamais ma femme ne peut te donner.

A G E.

CATHERINE.

Je vous remercie pour elle. Je cours luy porter.

AGENOR.

Es tu folle ? c'est pour toi, et afin que tu prennes désormais plus vivement mes intérêts.

CATHERINE.

Non, non ! vous badinez. Vous n'êtes déjà que trop fort par vous même.

AGENOR.

C'est pourque tu aies à l'avenir un peu l'oeil sur ma femme, et que tu me rendes compte de ce qui se passe.

CATHERINE.

Ce seroit choquer la bienséance.

AGENOR.

O ! tu pourrois bien une fois en ma faveur chifonner un peu la bienséance.

[Il veut l'embrasser.]

CATHERINE.

Ah ! ah ! Monsieur, que faites vous ? laissez moi.

AGENOR.

Comme tu cries ! ma femme est dans ce cabinet,

CATHERINE.

Je voudrois qu'elle fut icy. Je cours luy dire.

AGENOR.

Demeurs. Je te l'ordonne. J'aime à te voir si sensible sur ce chapitre de l'honneur. Ce n'étoit que pour t' éprouver.

CATHERINE.

Oui, oui pour m'éprouver ! je connois ces fortes d'épreuves.

F

AGE.

A G E N O R.

Quoi? tu as déjà été éprouvée?

C A T H E R I N E.

La belle vertu qui ne l'auroit pas été!

A G E N O R.

Quoi qu'il en soit je te deffends d'en dire un môt à ma femme. Si je m'aperçois que tu en aie ouvert la bouche : je te mets à la porte sur le champ.

C A T H E R I N E.

Vous êtes le Maitre.

A G E N O R.

Il faut que je me retire. Ma femme pourroit avoir entendu le bruit que tu as fait. Cries une autre fois plus bas. M'entends tu?

[Il veut l'embrasser,

C A T H E R I N E.

Oui! ma foi, Monsieur, heureusement que je fais que ce n'est que pour m'éprouver.

A G E N O R.

Taches donc de favoir un peu de ma femme ce qu'elle pense de moi; je me doute qu'elle fera de mauvaise humeur de se voir si genée. Je t'attends dans peu dans ma chambre pour m'en dire des nouvelles. Je serai seul. M'entends tu? ne tarde pas, petite espiegle, que tu es.

S C E N E Q U A T R I E M E.

C A T H E R I N E.

Ce qu'il y a de bon, c'est que j'ai de l'argent. Le garderai-je? et en priverai-je ma Maitresse? je pense trop bien pour cela. Mais luy dirai-je

je à quelles conditions je l'ai eû ? cela ne feroit qu'empirer les choses, et Madame, ne le prendroit pas. Allons et puisque trop de franchise pourroit nous nuire : employons le mensonge.

S C E N E C I N Q U I E M E.

H E N R Y , C A T H E R I N E.

H E N R Y.

Serviteur, ma belle enfant.

C A T H E R I N E.

Votre servante.

H E N R Y

Seroit-il permis de baiser tes jolies main ?

C A T H E R I N E.

Les voila fort à votre service; vbus êtes galants Monsieur Henry.

H E N R Y.

Je le crois, Mademoiselle Catherine. Aussi n'en suis-je pas à mon apprentissage. Monsieur Nicandre et moi avons fait un cours complet de galanterie.

C A T H E R I N E.

On m'a dit que plus on approfondissoit cette matiere, plus on l'oublioit.

H E N R Y.

Tu te trompes. Tu ne saurois t'imaginer ce que vaut l'experience.

C A T H E R I N E.

Oserois-je vous demander à quel numero votre experience est monté jusqu'icy ?

H E N R Y.

A 99, ma chere, et je veux te prier d'etre la centieme.

CATHERINE.

Il est vrai que ce seroit dommage que la centaine ne fut pas complete.

HENRY.

Mon maitre est venu jusqu'a deux cent, et meurt d'impatience de voir par tes soins obligants ta maitresse la deux cent et unieme beauté qui possede son coeur.

CATHERINE.

Ma foi l'experience rend encore plus effronté que galant. Monsieur Henry, parmi les 99 objets que vous avez subjugué, n'y en auroit-il pas eu un qui vous eut fait présent d'un vigoureux soufflet ?

HENRY.

Jene me vante jamais des faveurs qu'on me fait.

CATHERINE.

C'est une faveur qui vous etoit peut être reservée près de la centieme.

[Elle luy donne un soufflet.]

HENRY.

Oserois-je pour lier connoissance, te faire une question ?

SCENE SIXIEME.

NICANDRE, HENRY, CATHERINE,

HENRY

Que diable cherchez vous icy ? Monsieur, vous y venez, ma foi tres mal à propos pour moi.

NICANDRE. à Henry.

J'ai changé d'idée, tu n'est qu'un sot, tu pourrois tout gater. Je veux luy parler moi même.

H E N R Y.

Cela est cependant de mon ressort.

N I C A N D R E. à Henry.

Vas t'en, laisses moi seul avec elle.

H E N R Y.

Voulèz vous aussi me souffler la Chambrière ?
c'est un fruit, dont vous ne devez tater qu'après
moi. (*Bas à Catherine.*) Ne te laisses pas séduire
par mon maître ; conserves toi pour moi.

N I C A N D R E. à Henry.

Veux tu decamper ?

H E N R Y.

En vérité, Monsieur, vous devriez avoir honte
de partager avec un domestique.

SCENE SEPTIEME.

N I C A N D R E C A T H E R I N E.

C A T H E R I N E.

Vous voulèz peut être, Monsieur, voir ma
maîtresse, mais je ne la crois pas au logis.

N I C A N D R E.

Non. C'est Catherine que je cherche. Est
il possible qu'avec autant d'esprit tu ne voies pas
ce qui m'amène si souvent icy ?

C A T H E R I N E.

Je puis, sans être forcier, le deviner.

N I C A N D R E.

Tu penses peut être que c'est par rapport à
Julie.

C A T H E R I N E.

A peu près.

N I :

N I C A N D R E.

Tu es bien simple ma pauvre Catherine. C'est par rapport à toi.

C A T H E R I N E.

Par rapport à moi ?

N I C A N D R E.

Oui, par rapport à toi. Il faut à la vérité que je feigne d'aimer ta maitresse. Une jolie femme ne nous pardonne pas de paroître insensible à ses charmes. Ainsi pour mieux cacher mon jeu, il faut, ma chere enfant, que tu aies la bonte de me mettre bien avant dans les bonnes graces de Julie. Dis moi, Catherine. N'est elle pas un peu brouillée avec son mari ? ne pourroit-on pas jeter de l'huile au feu ? pour me faire plus aisement parvenir à mon but.

C A T H E R I N E.

Et le tout par rapport à moi, Monsieur, je n'y comprends rien.

N I C A N D R E.

Je vais te l'expliquer. Je t'aime, Catherine, et ta maitresse aussi. Cela peut tres bien s'accorder.

C A T H E R I N E.

Puisque vous n'y regardez pas de si près ; nous avons encore une jolie petite cuisiniere ; ne vous sentiriez vous pas aussi un peu de tendre pour elle ?

N I C A N D R E.

Comment est elle faite ? c'est dommage que je ne l'aie pas encore vûe. Mais pour reprendre le fil de notre discours, ne pourrois tu pas faire accroire à ta maitresse que son mari t'a faites certaines propositions ? dès qu'une femme est jalouse. Elle ne tarde gueres a se vanger. De mon côté, je mettrois martel en tête à Agenor sur le
chapitre

chapitre de Philinte. Le mari feroit du bruit, la femme s'impatienneroît, et Nicandre en profiteroit.

CATHERINE.

Avèz vous par hazard, une conscience ? Monsieur, je vous pardonne, en faveur de l'usage, de vouloir faire subir à mon maitre le sort qu'on destine à tous les maris. Mais brouiller un ménage, le procédé est Turc.

NICANDRE.

Tu ne serois pas, mon joli petit predicateur, si consciencieuse, si toi et ta maitresse n'étoient coiffées de Philinte. Je ne fais à dire vrai ce que vous en voulez faire l'une et l'autre, le meilleur, Catherine, seroit, ce me semble de faire déguerpir ce petit effeminé.

SCENE HUITIEME.

PHILINTE, NICANDRE, CATHERINE;

PHILINTE.

Bon jour, Catherine. J'entends, Nicandre, comme tu luy parles en ma faveur.

NICANDRE.

Elle me disoit que tu ressemblois à une fille, et je luy repondois que souvent les phisionomies étoient trompeuses, et que malgré ton air de pucelle tu n'avois pas moins d'effronterie qu'un homme qui a fait dix campagnes.

CATHERINE.

D'effronterie ? tranchez le mot. Vous savèz, Messieurs qu'aujourd'hui, pour qu'un homme soit parfait, on exige qu'il soit aussi impudent qu'effronté, et je peux vous assurer qu'il ne vous manque rien pour être deux hommes accomplis.

PHILINTE.

Mais, Catherine, tu restes là, plantée comme un picquet, au lieu d'aller dire à ta maitresse que je suis icy.

NICANDRE.

Tu ne fais pas vivre. Il conviendrait de jazer premierement un peu avec Catherine.

PHILINTE.

Je suis plus poli que tu ne crois. Je veux, sans tant de préambules luy donner un baiser.

NICANDRE.

Si cela est : je suis de la partie.

PHILINTE.

Oui ! tu seras spectateur.

NICANDRE.

Je pretends, de plus, passer avant toi.

CATHERINE.

Et moi, messieurs, je me sauve. Vous pouvez me suivre des yeux,

SCENE NEUVIEME.

NICANDRE, PHILINTE.

NICANDRE.

Si j'ai un conseil à te donner, mon pauvre Philinte, c'est de t'en aller.

PHILINTE.

Pourquoi ? veux tu encore m'y forcer l'épée à la main ?

NICANDRE.

Cela n'est pas necessaire. Mais crois moi, je te plains.

PHI.

P H I L I N T E.

Je veux moins être plaint de toi que de tout autre.

N I C A N D R E.

Je te plains, te dis-je. On te donnera ton congé.

P H I L I N T E.

Icy ?

N I C A N D R E.

Oui, icy ; c'est moi même qui l'ai expédié, et Agenor là scelle.

P H I L I N T E.

Heureusement que Julie ne l'a pas encore soufigné. Ainsi ce n'est pas une affaire tout à fait décidée.

N I C A N D R E.

Tres décidée, je te jure. Catherine va dans le moment te l'apporter en bonne forme. Je te conseille pour ton honneur de prendre ton parti en grand capitaine. Retires toi de bonne grace avant qu'on t'y force.

P H I L I N T E.

J'attendrai tranquillement.

N I C A N D R E.

Tu veux donc absolument rendre mon triomphe complet, tu veux essayer le desagrement de me voir entrer, tandis qu'on te refusera la porte.

P H I L I N T E.

Je veux tout voir. Voicy Catherine.

N I C A N D R E.

Eh bien, mon pauvre Philinte, tu vas l'entendre. Je vais tout droit vers la porte de l'appartement.

G

SCENE

SCENE DIXIEME.

CATHERINE, NICANDRE,
PHILINTE.

CATHERINE.

Messieurs, ma maitresse vous fait dire qu'elle n'est pas à la maison.

NICANDRE.

Elle nous le fait dire ? à tous deux ? même à moi ?

CATHERINE.

Vous pouvez en être surs l'un et l'autre. Il n'y a qu'un moment qu'elle me l'a dit elle même.

PHILINTE.

Quelle conduite ! j'ai dû la mener au bal.

CATHERINE.

Elle n'y va pas, elle passera quelques mois à campagne.

NICANDRE.

A la campagne ? dans cette saison ?

CATHERINE.

Du moins ce sera pour vous, comme si elle y étoit.

PHILINTE.

J'en conviens. Nicandre, j'ai mon congé. Mais on te donne aussi le tien. Cela me rejouit.

NICANDRE.

Je me mets au dessus de cela. (*Bas à Catherine.*) Je comprends que c'est par rapport à Philinte que Madame ne veut pas me recevoir. Je vais tâcher de m'en débarrasser, puis je reviens sur le champ.

C A-

CATHERINE.

Ma foi, Monsieur, ce sera à pure perte. Ne vous en donnez pas la peine.

PHILINTE.

Je n'aime pas qu'on me donne mon congé ; je le prends, alors plutôt, moi même. (*Bas à Catherine.*) Taches de t'en defaire. Je vais t'attendre dans ta chambre, je suis inquiete pour Julie. (*Haut.*) Adieu ! Catherine.

NICANDRE.

Adieu ! Catherine. Je me ferai dans peu présenter à ta maitresse non par toi ; mais par son mari : alors elle fera sûrement au logis.

CATHERINE.

Bon ! bon ! messieurs. Notre parti est pris. Prenèz le votre. Bon voiage.

SCENE ONZIEME.

CATHERINE.

Toutes ces maudittes intrigues ne m'ont presque point laissé de tems. Primo, mon maitre, puis Henry, puis Nicandre. Voila bien des amants. Cela est de mauvais augure. Une jeune personne qui a tant d'adorateurs court risque de porter tout le tems de sa vie le triste nom de fille ; mais depechons. Ma maitresse a besoin d'argent, mon maitre veut que je lui dise ce qui se passe, et il me faut encore forger biens des choses.

SCENE DOUZIEME.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Ils sont enfin partis.

CATHERINE.

Oui, et cela dans la dernier surprise.

JULIE.

Fais en sorte que je ne les revoie plus, Nicandre, parceque je le hais, et Philinte, parce qu'il deplait à mon mari. J'ai peur de l'avoir traité tantot un peu trop brusquement.

CATHERINE.

Brusquement ? sur mon honneur je ne m'en suis pas apperçûe. Soyez tranquille. Votre mari ne vous envoie, à la verité, pas l'argent que vous demandiez, mais voicy un présent de sa part.

JULIE.

Un présent ?

CATHERINE.

Oui, mais il ne veut absolument point de remerciement.

JULIE.

Qu'on dise ce qu'on voudra. Agenor a pourtant le coeur meilleur qu'il ne semble. Où est-il ? je veux tacher d'achever de l'adoucir.

CATHERINE.

Pour Dieu ! gardèz vous bien de parler du présent. Je suis perdue, si vous en ouvrez la bouche.

JULIE.

Pourquoi ?

C A.

C A T H E R I N E.

Pourquoi ? vous connoissèz les caprices et la vanité de bien des gens. Ils s'imaginent qu'on ne parle jamais plus de leur générosité que lorsqu'ils font semblant de n'en rien savoir. Votre mari ne veut pour rien au monde qu'on luy en parle.

J U L I E.

Cela est singulier.

C A T H E R I N E.

Il faut bien que cela soit singulier, puisque cela vient de luy.

J U L I E.

Pourvû que tu ne me fasses pas commettre une faute.

C A T H E R I N E.

Suivez mes avis, et vous n'en ferèz jamais.

J U L I E.

Gardes cet argent, Catherine, et payes Philinte : voicy un grand fouci de moins. Je vais trouver mon mari, et sans parler de remerciements, luy montrer du moins l'air le plus content, que je puis. Qui fait s'il ne revoquera pas l'arrêt de ma prison ? qui fait s'il ne se repentira pas des loix ridicules qu'il m'impose ? lorsqu'il vera jusqu'à quel point la moindre petite marque de bonté de sa part peut me toucher, et que malgré tout le chagrin qu'il me cause, ma tendresse pour luy est toujours la même.

Fin du SECOND ACTE.

A C T E

A C T E T R O I S I E M E.

S C E N E P R E M I E R E.

A G E N O R, J U L I E.

A G E N O R.

On ne peut donc favoir d' où vient tout d'un coup cet excès de contentement ?

J U L I E.

Pourquoi le chercher ailleurs qu'en vous même ?

A G E N O R.

Ne croyez pas vous sauver par cette reponse. Il n'y a qu'un moment que vous etiez triste et abbatue. On auroit dit que vous alliez mourir. Et vous voila à present vive et de bonne humeur.

J U L I E.

Bon : n'entendèz vous pas cela ? vous connoissez les femmes. Tantôt elles pleurent ; tantôt elles rient. Leurs larmes se sechent aussi vite qu'elles viennent. Tout ce qu'elles font est caprice, et elles sont aussi indefinissables que le tems. Voila pourquoi vous me voièz de meilleure humeur qu'auparavant.

A G E N O R.

Oui ! oui ! la remarque seroit juste, si elle ne venoit pas de vous.

J U L I E.

C'est dommage que vous ne la trouviez pas telle, parceque je l'ai faite.

A G E-

A G E N O R.

Vous n'en conviendriez pas, si cela étoit vrai.

J U L I E.

Suffit-il que je dise une chose pour que vous ne la croyez pas ?

A G E N O R.

Il suffit que je veux savoir ce qui vous rend si gaie. Je n'ose croire que ce soit quelque chose qui doive être un mystère pour votre mari.

J U L I E.

Vous voulez éprouver si je saurai me taire, dans un cas où vous ne voulez pas que je parle.

A G E N O R.

Moi ? je voudrais voir que vous me cachassiez quelque chose ? un mari doit tout savoir. J'ai droit de tout savoir. Et j'ai de fortes raisons pour vouloir en être instruit. Une femme qui caresse trop son mari, où vient de le tromper, où veut le tromper.

J U L I E.

On le dit de son ennemi. Je ne m' imagine pas, que vous comptiez votre femme de ce nombre.

A G E N O R.

Vous ne m'échapperez pas cette fois avec toutes vos subtilités. Plus vous différerez, plus votre gayeté m'est suspecte. Je vous le demande en honneur, d'où vient cette gayeté ?

J U L I E.

Vous le savez trop bien pour me le demander. Elle vient de votre bonté.

A G E N O R.

De ma bonté ? quelle bonté ?

J U L I E.

De celle dont vous me défendez de vous remercier.

A G E N O R.

Quel enigme est celà ?

J U L I E.

Dans le même moment que j'avois lieu de croire par vos façons, que vous vous plaisez à me tourmenter, vous m'avez fait connoître que vous m'aimiez encore, voila ce qui m'a consolé, et cela me donne même lieu d'espérer qu'un jour. —

A G E N O R.

Voila ce qui s'appelle parler comme il convient Mais vous y mettez trop d'esprit, pourque je croie que c'est votre sérieux.

J U L I E.

Si je prends vos bontés au sérieux, pourquoi n'en faites vous pas de même ? lorsque je vous parle avec bons sens,

A G E N O R.

Que je meurs, si je fais de quelles bontés vous voulez parler,

J U L I E.

Vous badinèz. Vous l'aurez déjà oublié, mais puis qu'absolument vous le voulez, je vais vous rapeller de quoi il est question. Il s'agit du présent que vous m'avez envoyé.

A G E N O R.

Un présent ? et par qui ?

J U L I E.

Par ma femme de chambre.

A G E N O R.

Que dites vous ? est-il possible ? et la traîtresse vous a porté un présent de ma part ?

J U L I E.

Oui, pourquoi si fort vous irriter contre elle ? elle m'a prié de ne vous en faire aucun remerciement

ment, m'ajoutant que vous ne vouliez pas qu'il en fut question. Mais vous m'avez tant tourmenté que je n'ai pû y tenir.

A G E N O R.

Quelle hardiesse ?

J U L I E.

Trêve de deguïsement, mon cher coeur, je vous en remercie.

A G E N O R.

Remerciez en celuy qui vous l'envoie. Vous m'étonnez, Julie. Ne voyez vous pas que ce présent cache quelque mystère. Vous avez l'esprit si perçant, vous vous douterez de quoi il s'agit. Mais c'est à dessein que vous feignez de n'y rien comprendre.

J U L I E.

Que voulez vous que j'y comprenne.

A G E N O R.

Ne l'ai-je pas dit. On ne voit jamais moins que lorsqu'on ne veut rien voir. Ne remarquez vous pas que Catherine vous a sous main voulu faire accepter un présent d'un de vos adorateurs, dont graces à vos soins, Madame, vous ne manquez pas.

J U L I E.

Que dites vous ? on me tromperoit ? C'est un fait qu'il faut éclaircir.

A G E N O R.

Demeurez icy, Julie. N'en touchez rien à Catherine.

J U L I E.

Quoi ? je souffrirois—

A G E N O R.

Je vous l'ordonne. Ne luy faites rien remarquer, j'ai mes raisons.

H

J U.

JULIE.

Voicy Nicandre. Je vous quitte, mon cher.

AGENOR.

Je vous le repete, pas le mot à Catherine, sans
 quoi je croirai que vous vous entendèz ensemble.

SCENE SECONDE.

NICANDRE, AGENOR,

NICANDRE.

Eh bien ! Agenor. Je me rejouis de voir
 que votre nouvel arrangement vous réussisse à
 souhait. Vous ferez de votre femme tout ce que
 vous voudrez. Vous la gouvernez d'un clin
 d'oeil. Vous voilà débarrassé de Philinte et de
 tous les gens de son espèce. Julie va au de là de
 vos desirs. Je voulois tantôt luy faire ma cour,
 elle m'a fait dire qu'elle n'étoit pas au logis.

AGENOR.

Elle a refusé votre visite ? je parie que c'est
 parce que vous êtes mon meilleur ami. Je vais
 de ce pas luy en laver la tête.

NICANDRE.

Non, laissez la s'accoutumer à ne voir absolu-
 ment personne. Vous en ferez d'autant plus
 tranquille. Supposé même qu'elle l'eut fait par
 antipathie pour moi : elle n'a sûrement pas lieu
 de m'aimer.

AGENOR.

Comment ? et qui pourroit vous haïr ?

NICANDRE.

Presque toutes les femmes. S'il y en a qui
 par hazard semblent me tolerer : c'est purement
 par

par crainte, et parce qu'elles savent que je connois toutes leurs foiblesses : Elles me caressent comme quelqu'un qui est au fait de leurs secrets les plus important. Je vous l'ai dit cent fois, mon cher Agenor, je connois assez les femmes, pour les haïr de bon coeur.

A G E N O R.

Que vous êtes heureux ! comment y avez vous pû parvenir ?

N I C A N D R E.

Je ne les frequente que pour etudier leurs foiblesses, et les faire remarquer aux autres.

A G E N O R.

Il est malheureux qu'on connoisse leurs foiblesses, et qu'on ne les en aime pas moins.

N I C A N D R E.

Je suis ennemi juré de toutes les politesses et de toutes les flatteries que notre sexe leur croit devoir. On les gate par là ; elles s'imaginent n'avoir point de deffauts parce qu'on croiroit manquer à la civilité de leurs en faire apercevoir quelqu'uns. Quant à moi, dès que je suis seul avec elles ; je leurs dis sans fard tout ce que je pense d'elles. J'aggrave souvent leurs fautes, pour qu'elles en aient horreur, et qu'elles se corrigent d'autant plutôt.

A G E N O R.

Viens que je t'embrasse, et te remercie au nom de tous les maris.

N I C A N D R E.

Tu as tort. J'y trouve mon propre plaisir, je hais les femmes, mais je les hais comme les gens raisonnables haïssent les fous. Je voudrois volontiers les rendre sages.

A G E N O R.

Il n'est point de mari qui ne dût te porter à belles mains près de sa femme, et te laisser tout le jour seul avec elles.

N I C A N D R E.

Ta femme, par exemple——

A G E N O R.

Que luy dis tu ? je te prie.

N I C A N D R E.

Je me garderai bien de te faire remarquer tous ses deffauts. Tu l'en aimerois peut être moins.

A G E N O R.

Je ne les connois que trop, je te jure, et il n'y a pas de jour que je ne luy en cherche de nouveaux.

N I C A N D R E.

Madame, luy dis-je, par exemple. Philinte veut vous faire accroire que vous avez de l'esprit, n'en croièz rien, pure flatterie, d'ailleurs ce n'est pas de ce coté que le pauvre homme brille.

A G E N O R.

Quoi ? tu oses luy tenir de pareils propos ?

N I C A N D R E.

Ne t'en a-t-elle pas encore porté ses plaintes ?

A G E N O R.

Elle n'a garde.

N I C A N D R E.

Vous avez, ajoute-je quelque chose qui ressemble à de l'esprit, quelque chose qui fait que vous ne saisissez que le superficiel, et jugèz par consequent toujours mal, parceque vous ne pouvez approfondir ; une preuve infallible de votre peu d'esprit est que vos idées ne se ren-
con-

contrent presque jamais avec celles de votre mari.

A G E N O R.

O ! dis luy bien cela ; repetes le luy souvent.

N I C A N D R E.

Je le luy ai repeté cent fois.

A G E N O R.

Tu ne faurois trop le faire. Repetes le luy tous les jours. Je vais l'appeler, et luy deffendre de t'éviter.

N I C A N D R E.

Tu fais que je pardonne aux femmes de m'éviter. Laisse les me fuir. Je les suis à mon tour.

A G E N O R.

Vois la par complaisance pour moi.

N I C A N D R E.

Je ne ferai que me rendre importun.

A G E N O R.

Ne sois pas inflexible. Il faut que tu luy parles. Je lui ordonnerai expressement de te voir en tout tems, je veux que son appartement te soit toujours ouvert. Attends un peu, je te prie ; dans un moment elle sera icy.

N I C A N D R E. à part.

Ma foi les plus fins ne sont que des fots, quand on les prends par leur foible.



SCENE

SCENE TROISIEME.

NICANDRE, HENRY.

HENRY.

Monfieur, ce marchand à qui vous donnates dernièrement une lettre de Change, vous cherche.

NICANDRE.

Par quelle raifon ?

HENRY

Parce que la lettre eft revenue avec proteft, votre correfpondant a repondu qu'il n'avoit plus de fonds à vous.

NICANDRE.

Voions, que je calcule. 500 puis 300 font 800. Puis 180. Mon correfpondant a raifon ; c'eft un honnête homme. J'ai tout mangé.

HENRY.

Quoi ? tout votre bien ?

NICANDRE.

Eh bien ! balourd que tu es dequoi t'effraies tu ? j'ai bien fû qu'il ne dureroit pas éternellement, je l'ai mangé en galant homme.

HENRY.

Revenons au marchand.

NICANDRE.

Qu'il attende que je gagne quelque chofe au jeu, ou qu'il m'arrive quelque autre bonne fortune.

HENRY.

Je doute qu'il attende.

N I,

N I C A N D R E.

Je fais bien le moyen de le faire attendre, malgré luy. Je lui donnerai une nouvelle lettre de change sur un autre de mes correspondants.

H E N R Y.

Qui ne fera pas plus acceptée que la première.

N I C A N D R E.

Cela se pourroit.

H E N R Y

Mais, Monsieur, jusqu'icy vous n'avez trompé personne.

N I C A N D R E.

C'est ce que je ne pretends aussi pas faire. Ne peut il pas attendre que je luy paye la lettre de change et les frais tout ensemble.

H E N R Y.

Est-ce là votre reponse? je vais la luy porter.

N I C A N D R E.

Dis luy que dans l'instant j'irai le trouver. A propos, tu t'en vas sans me rendre compte.

H E N R Y.

De quoi?

N I C A N D R E.

De quoi? l'as tu oublié?

H E N R Y.

De cette jolie petite grifette que vous vites hier.

N I C A N D R E.

Justement. Veut-elle souper chez moi ce soir?

H E N R Y.

Cela seroit aisé à ranger. Mais il y a un diable d'obstacle qui vient à present fort mal à propos.

N I-

N I C A N D R E.

Quel obstacle ?

H E N R Y.

A quoi bon le dire ? il n'y pas de remède. Si ce maudit correspondant avoit encore des fonds à nous.

N I C A N D R E.

De combien s'agit-il ?

H E N R Y.

Ah ! il faut être juif pour cela. Quinze ducats pour une si petite fille !

N I C A N D R E..

Rien que cela ? tiens, les voila.

H E N R Y.

Encore cinq ducats pour la bonne Maman qui d'abord jetoit feu et flamme, et étoit, comme un dragon.

N I C A N D R E.

Voila les cinq ducats. Et cinq de plus, pour nous faire faire la meilleure chère que tu pourras ce soir.

H E N R Y.

Mais, Monsieur, vous pourriez de cet argent acquitter une partie de la lettre de change.

N I C A N D R E.

Vas t'en, obeis, et ne me replies pas. Il faut bien que ces vingt cinq ducats prennent le chemin des autres.

S C E N E

SCENE QUATRIEME.

JULIE, NICANDRE.

NICANDRE.

Vous voyez, Madame, comme l'amour est ingénieux, vous m'évitez, et je fais par le canal de votre mari me procurer un bonheur d'où dépend ma vie.

JULIE.

Il n'y a que vous qui trouverez de l'esprit à savoir aigrir un mari contre sa femme.

NICANDRE.

Qu'entendez vous par là ?

JULIE.

J'ai souffert jusqu'icy avec trop de bonté les propos offensans que vous avez tenus sur mon chapitre. Je n'ai pas, comme je l'aurois pû, fait voir à mon mari de quelle nature étoit votre amitié pour luy, ainsi que les bons services que vous cherchiez à luy rendre près de moi. Et pour m'en récompenser, vous l'engagèz à m'interdire toute société, vous luy mettez en tête de me faire prendre tout un autre train de vie, et pour brocher sur le tout, vous m'attirerez le gracieux reproche que je ne saurois souffrir ses amis, et que je ne me plais qu'avec des fols et des flatteurs.

NICANDRE.

N'a-t-il pas ajouté aussi que vous évitiez le gens qui de tems en tems vous disoient vos verités ?

JULIE.

Quand avez vous pû remarquer que la vérité me déplaisoit ?

I

N I-

N I C A N D R E.

Quand vous m'avez deffendu de vous parler de mon amour.

J U L I E.

Tous les discours que vous m'avèr tenu n'ont ils pas toujours été encore plus choquants pour mon mari que pour moi ?

N I C A N D R E.

Au lieu de vous facher, Madame, rions plutôt de mon invention—(*Il rit*)—examinèz bien la chose. Vous me refusèz la porte, je mene vôtre benêt de mari au point de vous ordonner de me voir tête à tête, tandis qu'il vous cache à tout l'univers. N'y a-t-il là dequoi rire ?

J U L I E.

Si fort, que je suis fure que mon mari en rira luy même lorsque je le luy conterai.

N I C A N D R E.

Si vous saviez toutes les choses désagréables qu'il m'a donné commission de vous dire. Mais puisqu'il est une fois décidé que vous devèz entendre quelque chose de désagréable de ma part : je vais vous entretenir de ma passion.

J U L I E.

Et moi je vous dis tres serieusement que je ne vous écouterai pas. Je me flatte, que l'aveuglement de mon mari cessera lorsque je luy aurai ouvert les yeux sur votre chapitre, j'espère qu'alors sa confiance diminuera, et que vous ne le tromperez plus si impudemment.

N I C A N D R E.

Peines inutiles ! il ne vous croira pas. Demeurez icy : avez vous oublié qu'il vous a ordonné de m'écouter ? ignorez vous que je peux vous voir à toute heure, entrer dans votre appartement

ment quand bon me semble. Si mon amour vous deplait, je saurai vous punir. Et plus mes visites vous seront à charge, plus je vous en ferai. Je vous suivrai partout. Mais si vous voulez un peu vous radoucir je n'abuserai pas de mes droits.

JULIE.

De quoi n'abuserez vous pas ? si vous abusez si fort de l'amitié de mon mari.

NICANDRE.

Je n'en ferai usage que pour vous être utile. Je ne feins d'être son ami que pour être plus sûrement le vôtre. Dites qu'ordonnez vous que j'en obtienne pour vous. Rien ne me sera impossible, fut-ce la chose la plus extravagante.

JULIE.

Je ne forme jamais de pareilles prétensions d'allieurs je ne veux rien vous devoir. Mais si vous voulèz encore me témoigner un ombre de respect : engagez mon mari à me rendre justice, au lieu de l'en empêcher. Representèz luy le ridicule du plan de vie qu'il veut me prescrire, dites luy qu'une femme n'est ni une esclave, ni une prisonniere, enfin apprenez luy à mieux récompenser l'amour le plus tendre.

NICANDRE.

Tout peut venir avec le tems, Madame, j'irai plus loin ; je vous dirai comme il faut vous y prendre pour en faire ce que vous voudrez, pour en être adorée, en un môt pour vous rendre la Maitresse absolüe.

JULIE.

Et le moyen d'y reussir ? si jusqu'icy toute ma tendresse n'a servi à rien.

NICANDRE.

Trompez votre mari.

I 2

JU-

JULIE.

Moi ! le tromper ?

NICANDRE.

Oui, Madame, c'est le seul moyen d'en faire ce que vous voudrez.

JULIE.

Est-il possible ? et vous——

NICANDRE.

Oui moi même, moi même, je vous parle en ami. Un mari est un animal, qui veut qu'on le trompe. La vraie tendresse d'un femme est à ses yeux trop froide et trop peu animée. Il s' imagine meriter quelque chose de plus vif. Il faut ôûtrer la vrai semblance pour qu'il se croie suffisamment aimé. Une femme qui n'a pas ses petites vues ne se donne pas toutes ces peines. Elle pense que son coeur doit suffir à son mari. Mais une femme d'esprit n'a qu'a feindre une violente passion pour son epoux, et paroître fort émpressée près de lui. Elle peut du reste faire ce qui luy plait, il vera tout sans rien voir. Ainsi, Madame, croiez moi, feignez la tendresse la plus vive pour Agenor, nous en rirons entre nous. Vous n'etes pas la premiere à qui j'aie donné ce conseil, et vous ne serez pas non plus la premiere qui s'en soit bien trouvé.

JULIE.

Gardez vos conseils pour d'autres qui sauront mieux les suivre ; et faites moi l'honneur de vous retirer.

NICANDRE.

Non, belle Julie, je ne vous quitte pas que vous ne me permettiez de vous parler une autre fois de ma passion. Plutôt mourir à vos pieds.

[Il se jette à ses genoux.]

J U-

JULIE.

Je chargerai mon mari de vôtre oraison funebre. Vites. Levèz vous.

NICANDRE.

Vous vous fâchez, Madame.

JULIE.

Parceque vous êtes insupportable. (*Elle sonne*) Catherine.

NICANDRE.

Sonnèz, sonnèz, dans l'état désespoir où je suis peu m'importe si tout l'univers me voit à vos pieds. Je vous jure que je ne me lève pas.

JULIE. Sonne encore une fois.

Catherine.

NICANDRE.

Paix, j'entends quelqu'un. Il faut me lever, c'est une terrible femme. (*En s'en allant*) Allons trouver mon banquier, le drole pourroit me jouer un tour qui dérangeroit toutes mes petites intrigues.

SCENE CINQUIEME.

JULIE.

Non, je ne peux plus me taire. Nicandre anime mon mari contre moi, et loin de l'en punir, je l'aiderois à déguiser ses vues. Il est tems d'ouvrir les yeux à Agenor. Il me croira; car je ne luy ai jamais donné lieu de soupçonner ma bonne foi. Mais ecoutons! je l'entends qui parle avec chaleur: n'est ce pas Catherine qui est avec luy? je crois qu'elle se sauve icy. J'ai envie de leur faire place, et de les écouter.

SCENE

SCENE SIXIEME.

CATHERINE, AGENOR.

CATHERINE.

Vous me forcerez de tout decouvrir, à Madame.

AGENOR.

Ingrate ! traitresse ! ne luy en as tu pas déjà assez dit ?

CATHERINE.

Jusqu'icy je ne luy ai pas dit le môt : je luy ai remis l'argent que vous m'aviez donné, parce que je suis plus humaine que vous, et que j'étois fâchée de voir vôtre avarice vis à vis de vôtre femme, tandis que rien ne vous coute avec les autres. Mais je luy ai fait accroire que c'étoit un présent de vôtre part, dont vous ne vouliez pas qu'elle vous remerciât.

AGENOR.

Et Madame le croit ?

CATHERINE.

Comment ne le croiroit-elle pas ? elle est accoutumée de tout croire, sans y réfléchir davantage, dès qu'on parle de son mari.

AGENOR. En riant.

Je ne me serois jamais imaginé que cette espiègle auroit rendu ma femme si simple et si complaisante ; mais, ma foi, Madame ! cela n'est que juste ! avant nos noces vous me gouverniez comme un sot. Mon tour est venu, et j'espère que mon regne durera un peu plus que le vôtre.

C A.

CATHERINE.

Ayèz honte de vous mocquer d'une femme comme la vôtre.

AGENOR.

Catherine, puisque tu ne m'as pas trahi : je vois que tu es une bonne pâte de fille. Je te pardonne en faveur de l'invention. Viens ! que je t'embrasse.

CATHERINE.

Non, Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

AGENOR.

Cessez d'aimer sottement ma femme comme tu fais. Je ne fais pourquoi tu la plains, que luy manque-t-il ? que luy fais je ? ce qui la chagrine c'est que je pretends qu'elle vive à ma phantasie, et non à la sienne. Il faut absolument que tu te defasse de cette tendresse déplacée que tu as pour ma femme, et qu'en revange tu prennes de l'amour pour moi.

CATHERINE.

Ah ! Monsieur, j'ai le deffaut d'aimer constamment.

AGENOR.

C'est un aimable deffaut. Aimes moi seulement ; et ce deffaut me paroitra un grand merite. Il me faut absolument près de ma femme une personne qui ait l'oeil sur elle, qui me rende compte de tout ce qu'elle dit, et de ce qu'elle fait. Une femme se deguise toujours vis à vis de son mari. Elle s'en desie, et ne luy fait jamais voir ce qu'elle pense. Il faut le deviner. Tu dois veiller la mienne de près, elle est jeune, elle pourroit aisément donner à gauche. Je veux être informé de ses moindres actions, de ses discours, et de ses plus secretes pensées ; c'est là Catherine, un poste de consequence, et je te le destine.

destine. Mais pour que j'aie une entière confiance en toi, il faut que je sois assuré que tu m'aimes.

CATHERINE.

J'ai su plaire à ma Maitresse, elle m'aime. Et dans ce monde corrompu, il est impossible d'être également bien avec Monsieur et Madame.

AGENOR.

Penses y Catherine, je t'ai trop ouvert mon coeur. Tu vois qu'il n'y a pas de milieu : où il faut me donner des preuves convaincantes que tu m'aimes, où quitter ma femme, à qui tu es si attachée. Je ne te laisse que ce moment pour opter. Veux tu m'aimer où non ?

CATHERINE.

Pardon, si je vous dis que j'ai mille fortes raisons de m'en dispenser.

AGENOR.

Tu ne m'aime donc pas ?

CATHERINE.

Non, en vérité.

AGENOR.

Y as tu bien pensé ?

CATHERINE.

Autant qu'une personne de mon sexe peut penser.

AGENOR.

Adieu ! dis à ma femme que je veux lui parler.

SCENE

SCENE SEPTIEME.

CATHERINE, JULIE.

CATHERINE.

Qu'avèz vous Madame ?

JULIE.

Rien, Catherine.

CATHERINE.

Vous avèz l'air si consterné.

JULIE.

Pourquoi aurois-je l'air consterné ? rien ne peut plus me surprendre.

CATHERINE.

Je parie que vous avèz ecouté ce que Monsieur vient de me dire.

JULIE.

Non. Mais si on vouloit te forcer à me quitter, le ferois tu ma chere Catherine ?

CATHERINE.

Oh ! a present je vois bien que vous n'avèz rien ecouté.

SCENE HUITIEME.

PHILINTE, JULIE, CATHERINE.

PHILINTE.

N'allèz pas vous imaginer, Madame, que je viens pour vous voir. C'est Nicandre, c'est mon rival que je cherche.

K

JU.

JULIE.

Je vous prie Philinte, ne venez plus troubler mon repos. Il ne m'est plus permis de vous voir.

PHILINTE.

Puisque je suis icy : profitez en du moins pour me donner mon congé en forme. N'est-il pas cruel de me l'envoyer par une fille de chambre ? si du moins vous aviez eû la politesse de me dire vous même : Monsieur, je ne peux absolument pas vous souffrir ; allez à tous les diables, où, quelque chose d'équivalent : c'auroit du moins été une espece de consolation pour moi. J'aurois eû le plaisir de voir encore une fois vos beaux yeux. J'aurois baisé vôtre belle main——

[Il lui baise la main.]

JULIE.

Ciel ! quel moment prenez vous pour venir me troubler ?

PHILINTE.

Le moment que vous devriez être au bal.

CATHERINE.

Ma foi, Monsieur, vous faites comme un medecin qui badineroit avec ses malades lorsqu'ils luttent contre la mort.

PHILINTE.

Comme un medecin ? quelle est sa maladie ? vôtre poux.

CATHERINE.

Ce n'est pas le poux, c'est le coeur qui est malade.

PHILINTE.

Que manque-t il à son coeur ?

CATHERINE.

Une babiole : elle a entendu des propos que
me

me tenoit son mari, propos qui sentoient assez un mari qui veut devenir infidel.

PHILINTE.

Vous facher pour pareilles minuties? Madame, passe si c'étoit pour un amant, mais pour un mari! un mari! je ne vous comprends pas. Pure bagatelle! peut-il y avoir de l'infidelité où il n'y a point d'amour?

JULIE.

Ah! Philinte, vous ne dites que trop vrai!

PHILINTE.

Pure badinerie, vous dis-je que l'infidelité d'un mari. Et on ne doit jamais se facher d'une badinerie, il n'y a qu'à prendre sa revanche. Prenez la vôtre, et mettez moi de la partie.

JULIE.

Mechant que vous etes! vous me faites presque rire d'une chose qui me touche de si près.

PHILINTE.

Rien qu'une infidelité. Je ne comprends pas comment une honnête femme peut y faire attention. Cela a l'air si intéressé.

JULIE.

Son infidelité est ce qui me touche le moins, mais tourner ma tendresse pour luy en ridicule, paroître se deffier de moi, se moquer de ce qu'il m'a rendue si souple et si docile, avouer luy même qu'il se fait exprès un plaisir de me tourmenter, vouloir me mettre sous la tutelle d'une suivante, n'est ce pas là de quoi craindre et s'affliger?

PHILINTE.

Vous n'ignorez, à ce que je crois, pas Madame combien je prends part à tout ce qui vous
K 2 regarde.

regarde. Cela est triste, j'en conviens, mais cela n'est pas aussi terrible que cela le paroît.

PHILINTE.

Il veut, afin de m'en faire un crime, favoir tout ce que je fais, et tout ce que je pense. Que répondrez vous à cela ?

PHILINTE.

Est-ce l'amant où l'ami qui doit s'expliquer ?

JULIE.

Au nom de Dieu ! plus d'amant. Je l'ai congédié. Que l'ami parle.

PHILINTE.

Vous plaisantéz. Vous commencez à vous tranquilizer, je m'y connois.

JULIE.

Eh bien ! que dit l'ami ?

PHILINTE.

Il vous dit qu'il y a des gens qui affectent d'être plus mechans qu'ils ne sont, comme il y en a qui se parent de mille bonnes qualités qu'ils n'ont pas. Ils veulent qu'on les croie capables de faire du mal de propos délibéré. Ils tourmentent les autres, quoi que cela leur fasse peine simplement pour l'honneur de passer pour mechans. Ainsi, Madame, quoi que vous ayez entendu de vos propres oreilles que votre mari cherche à vous choquer, n'en croyez rien. Ce sont des airs qu'il se donne, que cela ne vous abbate pas. Je voudrois bien voir qui pourroit se faire un plaisir de chagriner une personne comme vous.

JULIE.

Croyez vous, Philinte, que cela soit impossible ?

PHI-

P H I L I N T E.

Ce n'est pas là mon vrai sentiment.

J U L I E.

Pourquoi donc tenir ce langage ?

P H I L I N T E.

C'est le langage d'un ami. Mon idée, Madame, est qu'il faut vous vanger. L'honneur du sexe l'exige. Il faut qu'il y ait du moins de l'égalité entre le mari et la femme, supposé que la dernière ne puisse l'emporter. Votre mari vous a offensé : offensez le à votre tour.

J U L I E.

Cessez de pareils propos. Ils me déplaisent.

P H I L I N T E.

Quoi ? vous êtes femme, et vous ne voulez pas entendre parler de vengeance ?

J U L I E.

Pensez-vous assez mal de moi pour m'en soupçonner capable ?

P H I L I N T E.

Promettez-moi du moins qu'en ce cas vous ne vous adresserez qu'à moi pour vous secourir.

C A T H E R I N E.

Le brave secondant !

J U L I E.

Je n'en ai pas besoin.

P H I L I N T E.

Ne faites donc point de difficulté de me le promettre.

J U L I E.

A quoi cela vous servira-t-il ? retirez-vous, sachez-vous que je ne dois plus vous voir.

P H I :

PHILINTE.

Plus me voir ? et Nicandre vous vera ?

JULIE.

Helas ! malheureusement !

PHILINTE.

Je vous verrez donc aussi.

JULIE.

Agenor le protège.

PHILINTE.

Soit ! prenez moi sous votre protection.

JULIE.

Cela ne dépend pas de moi. Adieu.

PHILINTE.

Portez vous bien ; à revoir.

JULIE.

Non ; adieu pour toujours. Je vais trouver mon mari ; il veut me parler. Ciel ! que lui dirai-je ?

SCENE NEUVIEME.

CATHERINE, PHILINTE.

Avec votre permission, Monsieur Hilaire, vous jouéz icy un role singulier et ce que je comprends pas c'est qu'on vous souffre encore dans ici avec votre passion commique.

PHILINTE.

C'est justement le commique qui nourrit l'amour et soit dit entre nous, bien des hommes ne sont soufferts des femmes que parcequ'ils sont plaisans ; telle femme, par exemple, se choqueroit d'une declaration serieuse, qui prend l'amour pour un badinage, lorsqu'on ne luy
pre-

présente que sous cette face. Mais ne fais-tu pas Catherine où est mon mari ?

CATHERINE.

Je l'ignore. Tout ce que je fais c'est que je decamperai bientôt d'icy, et qu'il sera maître du champ de bataille ; si nous ne prenons vite nos mesures.

PHILINTE.

Nous en parlerons tantôt. Je n'ai pas de tems à perdre. Il y a un banquier qui guette Nicandre pour le faire arrêter par rapport à une lettre de change.

CATHERINE.

Cela étant, tâchez de le tirer d'affaire. Il faudra voir à m'en tirer seule, à moins que le ciel ne vienne à mon aide.

Fin du TROISIEME ACTE.

ACTE

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, NICANDRE.

PHILINTE.

Quoi? tandis que tu devrois être mon ennemi, tu me tires d'embaras. Sans toi ce faquin de banquier me faisoit, ma foi, coffrer pour cette bagatelle, et Dieu fait comme j'aurois fait pour me tirer de ses griffes. Que je t'embrasse, mon cher Philinte. Que ne puis-je temoigner ma reconnoissance. Dis moi, qui a pû t'engager à me rendre ce service?

PHILINTE.

L'amitié!

NICANDRE.

L'amitié? par où puis-je la meriter? tu aimes Julie, je le fais: jusqu'icy j'ai mis martel en tête au mari à ton occasion; je veux à present luy dire du bien de toi; et vous racomoder. En un mô't, je te la cederai tout à fait.

PHILINTE.

Je t'ai fait plaisir, sans aucune vûe d'interêt. Mais crois tu que je ne puisse faire la conquete d'un coeur? sans que tu me le vendes.

NICANDRE.

Je te crois sur ta parole. Mais je ne ferai pas moins genereux que toi. Je veux te prouver que chëz moi l'amour le ce de à l'amitie. Je voudrois te porter sur mes propres epaules aux pieds
de

de Julie. Tu as le choix parmi toutes les beautés dont je dispose, laquelle veux tu prendre ? je t'en donne ma parole, je le fais de coeur et d'ame.

PHILINTE.

Avant de choisir, il faut les connoître.

NICANDRE.

Je vais t'en faire le portrait, rien de si aisé que de te les nommer. Mais si tu m'en crois, tu prendras Julie, c'est ce qui vaut le mieux.

PHILINTE.

Comment peux tu me la ceder ? puisqu'elle n'est pas à toi ? mais que dis tu de Leonore ?

NICANDRE.

Pas grande chose. C'est une bête qu'on ne peut aimer qu'une demi heure.

PHILINTE.

Donnes moi Charlotte.

NICANDRE.

De tout mon coeur. Mais vas bride en main avec elle, c'est une trompeuse. Elle promet monts et merveilles, tant qu'elle veut accrocher un présent, et se moque de nous, dès qu'elle le tient.

PHILINTE.

Et Lucinde ?

NICANDRE.

Je te l'abandonne. Sa garde robe vaut six fois plus qu'elle.

PHILINTE.

Eh bien, Isabelle ?

NICANDRE.

Je t'aurois obligation de vouloir t'en charger. Mais si j'oses te parler en ami, n'y penses pas.

L

PHI-

P H I L I N T E.

Par quelle raison ? qui auroit peur d'une femme ?

N I C A N D R E.

Tu ne la connois pas. Elle est——

P H I L I N T E.

Eh bien ! qu'est-elle ?

N I C A N D R E.

Pire que le diable même. Ce n'est que caprices. Elle boude dès qu'on l'approche. Elle caresse du même ton dont les autres se disputent. Elle jure aussi aisément que les autres poussent des soupirs, et elle ne s'adoucit, que lorsqu'on sort, afin qu'on revienne une autre fois, et qu'elle puisse encore nous tourmenter.

P H I L I N T E.

N'en connois tu pas d'autres ?

N I C A N D R E.

Ma foi non. A moins que tu ne veuilles tater d'une petite fille qui doit souper ce soir avec moi. Allons, declares toi, pour qui te decides tu ?

P H I L I N T E.

Pour aucune. Je te plains, Nicandre, je te croiois un heros. Mais je ne vois rien de rare parmi toutes tes conquêtes.

N I C A N D R E.

Je les prends comme je les trouve. On s'amuse quelque fois d'en conter à un objet ridicul. Et si le coeur n'est que pour peu de la partie, l'esprit y entre pour d'autant plus ; on se divertit à ses depends. Au reste, je te ferois obligé de me faire connoître quelque chose de mieux.

P H I L I N T E.

Si tu me donnois de bonnes paroles.

N I-

N I C A N D R E.

Je me jette à tes pieds.

P H I L I N T E.

Eh bien, je veux te faire faire connoissance avec ma soeur.

N I C A N D R E.

Je t'avoües franchment, mon cher, que je t'aimes trop pour tromper ta soeur.

P H I L I N T E.

La tromper ! je ne veux que te faire faire connoissance avec elle.

N I C A N D R E.

Je t'en prie ne me la fais pas voir. Il faut que je te l'avoüe. Quoique je sois foncierement honnet homme, il ne faut pas trop se fier a moi sur cet article. A peine vois-je une jolie femme que j'en tiens ; et pour lors, je suis le plus grand chien de la terre. J'anime la femme, contre le mari, le mari contre la femme le frere contre la soeur. Je luy gâte le caractère pour toujours. Je la rends fierre, interèssée, capriceuse, mechante, rien ne me coute pour venir à mon but.

P H I L I N T E.

Soit. Cela ne m'enpechera pas de te la faire voir. Elle doit ce soir rendre visite à Julie. Que m'importe ma soeur ? c'est à elle à ne pas se laisser tromper.

N I C A N D R E.

Tu t'imagines peut être que je pourrois l'epouser. Il faut que je te confie deux secrets qu'on ne fait pas icy jusqu'à présent et qu'on n'y doit pas savoir. Le premier est que j'ai mangé en dix ans de tems un bien assèz considerable, et qu'il ne me reste pas le fol. L'autre est encore pire. C'est que je suis marié.

P H I L I N T E.

Tu es marié ? et tu cours le monde : qui est ta malheureuse moitié ?

N I C A N D R E.

Cette même Hilaire dont tu me parlois tantôt.

P H I L I N T E.

Quoi ? c'est ta femme ?

N I C A N D R E.

Elle même.

P H I L I N T E.

Mais pourquoi l'as tu abandonné ? puisque tu ne me caches rien, dis moi ce qu'elle peut t'avoir fait.

N I C A N D R E.

Rien au monde. Je l'ai seulement épousé un jour trop tôt. Car dès le lendemain je pensai qu'il auroit mieux valû garder ma liberté. Et je saisis la première occasion qui se presentat de la recuperer.

P H I L I N T E.

Et tu ne t'embarasses pas des inquietudes que tu luy cause.

N I C A N D R E.

Entre nous, je t'avoûe que l'idée ne m'en est pas encore venue. Je fais me rendre justice. Pourquoi ? Diable, une femme voudroit elle regretter un homme comme moi ? il luy est resté de quoi vivre, car je m'embarassois alors fort peu de son bien. Ma fuite en a faite une espèce de veuve, et si j'étois femme, je voudrois toujours être veuve.

P H I L I N T E.

Toutes les femmes ne pensent pas de même, et la tienne——

N I-

N I C A N D R E.

Ecoutes, Philinte. Ce soir je te conterai toute mon histoire. Veux tu souper avec ma petite grisette ? je vais trouver Agenor, et luy parler avantageusement de toi.

P H I L I N T E.

C'est le cadet de mes soucis. Parles pour Julie ; je ne veux pas troubler la paix du menage : ce n'est qu'aux maris que bien secrete^{ment}—

N I C A N D R E..

A revoir donc, jusqu' à ce soir.



S C E N E S E C O N D E.

P H I L I N T E, C A T H E R I N E.

P H I L I N T E.

Oui ! oui ! à ce soir. Heureusement que je ne suis pas jalouse. O ! si maintes femmes pouvoient ainsi que moi se déguiser, que n'apprendroient-elles pas ? tu viens fort à propos, ma chere Catherine. J'ai mille bonnes nouvelles à t'apprendre.

C A T H E R I N E.

Et moi, j'en a mille à vous raconter qui vous feront horreur.

P H I L I N T E.

J'ai à present lieu d'esperer d'être encore un jour heureuse avec mon mari.

C A T H E R I N E.

Et Julie sure d'être eternellement malheureuse avec le sien. Quant à moi, on me fera sauter les escaliers deux à deux.

P H I-

P H I L I N T E.

J'ai eû occasion de lire jusqu'aux plus secrettes pensées de mon mari.

C A T H E R I N E.

Je viens dans le même goût d'écouter mon maitre et ma maitresse.

P H I L I N T E.

Mon mari n'est pas aussi corrompu, que je l'avois crû.

C A T H E R I N E.

Mon maitre est plus capricieux qu'on ne pourroit se l'imaginer. Ma maitresse commence à perdre patience, il y a une demi heure qu'ils se disputent qui des deux doit céder, sans pouvoir s'accorder.

P H I L I N T E.

Mes habits de femme sont dans ta chambre, viens que je m'habille. Je veux paroître à ses yeux sous mes propres habits. Peut être m'aimera-t-il de nouveau sans savoir que je suis sa femme. Peut être pourrai-je luy faire connoître que ce n'est pas un si grand martyre d'aimer une femme. La baze la plus sûre de l'amour est le parfait accord des sentiments. Si les miens semblent quadrer avec siens, s'il me paroît avoir prise une certaine estime pour moi. Alors je hazarderai de me faire connoître. Viens que je change d'ajustement.

C A T H E R I N E.

Volontiers! j'aurai tout le tems de vous conter au long le sort de ma pauvre maitresse.

P H I L I N T E.

Ah! Catherine. Le mien m'enchanté au point qu'à peine fais-je ce que tu m'as dis. Allons; nous verons s'il y a moyen de regagner mon mari, et de faire retrouver à Julie le sien.

C A-

C A T H E R I N E.

Prenèz garde, voicy Agenor. Retirèz vous je veux l'arreter un mômement icy, crainte qu'il ne vous suive.

S C E N E T R O I S I E M E.

A G E N O R, C A T H E R I N E.

Où se foure-t-elle la mechante creature. Où est elle la traitresse?

C A T H E R I N E.

A toutes ces belles epithetes, je vois qu'il est question de moi. Me voicy.

A G E N O R.

Horsd'icy, ingrate, hors d'icy je ne veux pas te souffrir une minute de plus. Ma femme n'entendra plus un môt de ta bouche empoisonnée. Ports allieurs ta mechanceté. Vas brouiller d'autres femmes avec avec leurs maris. Hors d'icy.

C A T H E R I N E.

A present nous sommes seuls, vous ne me soupçonnerez, à ce que je crois pas, d'avoir oublié ce que vous me disiez tantôt, pourquoi donc? puisque personne ne nous ecoute, tant de mensonges inutiles. Pourquoi ne pas dire tout uniment? Catherine tu ne veux rien faire pour moi; tu m'ès un meuble inutile. Prends ton parti.

A G E N O R.

Hors d'icy, te dis-je, si non je te fais sauter par les fenetres. J'apprendrai à Madame combien peu il luy sert de prendre le parti de quelqu'un contre moi.

S C E N E

SCENE QUATRIEME.

AGENOR, CATHERINE, NICANDRE.

NICANDRE.

Au nom de Dieu, Agenor, tachéz de revenir à vous. A quoi bon tant de bruit ? n'etes vous pas le maitre ? ne suffit-il pas de parler ?

CATHERINE.

N'alléz pas encore vous joindre à mon maitre. Il n'est deja que trop fort, sans vous.

AGENOR.

Vous ne croiriez pas, mon cher, jusqu'où va le venin de cette creature.

CATHERINE.

Si vous saviez, Monsieur Nicandre, jusqu'où vont les caprices de mon maitre, si je vous contoïs tous ses tours et ses mechancetés, vous n'en pourriez revenir ; quoique vous ne valliez guerr. s mieux que luy.

AGENOR.

Je te conseille impudente——

NICANDRE.

Tranquillisez vous de grace.

AGENOR.

Ecoutéz. La pauvre innocente——

CATHERINE.

Personne ne peut mieux certifier mon innocence que vous.

AGENOR.

Entendrai-je toujours aboyer ce maudit dogue ?

C A-

DÉS BONNES FEMMES. 81

CATHERINE.

Ayez honte Seigneur Agenor. Quelles basses expressions ne fournit pas quelque fois la colere même aux gens les mieux élevés et en apparence les plus honorables, lorsque sur tout ils sentent qu'ils ont tort.

NICANDRE.

Catherine, crois moi, vas-t-en dans ta chambre !

CATHERINE.

Empechez le de me suivre, Monsieur.

AGENOR.

L'impudente.

CATHERINE.

Qu'il ne vienne pas dans ma chambre, je vous prie, Monsieur Nicandre. Sans quoi il pourroit en résulter une terrible catastrophe.

NICANDRE.

Quelle catastrophe ?

CATHERINE.

Ah ! vous ne savez pas combien de sortes de dangers je cours vis à vis de luy.

AGENOR.

Je parie que dès que j'ai le d^{os} tourné, elle fait entrer Philinte.

CATHERINE.

Je pourrois en bonne conscience le faire entrer à votre barbe.

AGENOR.

Que dis tu ?

CATHERINE.

Retenez le, au nom de Dieu ! retenéz le.

M

SCENE

SCENE CINQUIEME.

AGENOR, NICANDRE.

NICANDRE.

Mais sérieusement quel mal a-t-elle fait ?

AGENOR.

Entre nous pas grande chose, mais c'est justement sur des bagatelles qu'il faut faire du bruit. C'est le bon chemin pour que ma femme n'ose s'émanciper à rien de plus. En un mot——

NICANDRE.

N'en parlons donc plus. Tu as fait assez de tintamare.

AGENOR.

Je luy pardonnerois ? elle est toute à ma femme.

NICANDRE.

Moyenant une couple de ducats tu l'auras toute à toi.

AGENOR.

Tu te trompes, et c'est justement ce qui me picque, la Droleffe n'est pas intéressée. Au contraire elle fait avoir de l'argent à Madame, et je ne veux pas que ma femme ait de l'argent.

NICANDRE.

Tu as tort. Un mari qui ne fournit pas à sa femme toutes les petites bagatelles qui luy sont nécessaires, met sa vertu à de terribles épreuves.

AGENOR.

Et elle ne decamperoit pas ? non ! il suffit que ma femme vetille la garder : il y va de mon honneur. Qui ? moi ? je pourrois avoir tort ?

N I C A N D R E.

Tu auras raison une autre fois.

A G E N O R.

Non, je veux toujours avoir raison, voicy Madame. Tu vas voir comme je fais soutenir mes droits.

S C E N E S I X I E M E.

AGENOR, JULIE, NICANDRE.

A G E N O R.

Madame, puisque vous ne savez pas vous ranger, à vôtre devoir : j'ai fait vôtre besogne, et donné à Catherine son congé.

J U L I E.

Quoi ! Agenor ? en présence de Nicandre ? je vous prie——

A G E N O R.

Oui, oui, en sa presence, et je le dirois à la face de l'univers. Tout le monde conviendrait que j'ai raison.

J U L I E.

Faites ce que vous voudrez, mon cher, mais du moins ne dites rien devant luy.

A G E N O R.

Et c'est devant luy justement que je veux parler. Qu'il juge de vos procédés avec moi. Ecoutez, Nicandre, et prononcez.

N I C A N D R E.

De bon coeur. J'aime à être juge entre mari et femme. Ces sortes d'affaires devroient toujours être communiquées au public, tant pour son utilité, que pour son plaisir.

M 2 A G E N O R.

A G E N O R.

Justifiez vous donc, Madam, justifiez vous. Je vous le permets. Je veux bien jusques là déroger à mes droits. Parlez. Vous le voiez, Nicandre, elle ne fait que dire.

J U L I E.

Que dois-je repondre ? malgréz tout le bruit que vous faites depuis une heure, je ne fais pas encore de quoi vous m'accuséz.

A G E N O R.

Vous faites semblant de l'ignorer, parceque vous souhaitez fort d'être innocente. Lorsque je vous ai dit que sous mon nom Catherine vous apportoit des presens de vos amants, auriez vous dû prendre la chose si tranquillement ? ne falloit-il pas l'approfondir ?

J U L I E.

Ne m'en avez vous pas empêché ?

A G E N O R.

Empeché ? cela est vrai, mais je ne vous ai pas empêché de mettre sans autre préambule Catherine à la porte. Qu'y avoit-il à approfondir ? ma parole ne suffisoit-elle pas ? que repondez vous à cela ?

J U L I E.

Rien.

A G E N O R.

Vous ne pouvez rien repondre. N'ai-je pas raison ? Nicandre.

J U L I E.

Ma reponse seroit toute prête, si je ne craignois de vous humilier.

A G E N O R.

Faites le. On n'humilie pas aisément un homme comme moi ; humiliez moi, si vous pouvez.

J U L I E.

JULIE.

De graces ne me forcéz pas à dire des choses que de bon coeur je voudrois ignorer.

AGENOR.

Que peut-ce être qu'une femme voudroit ignorer!

NICANDRE.

Peut-être l'infidelité de son mari.

JULIE.

Ce que j'aurois encore moins voulu savoir, est le plaisir que vous prenez à me faire sentir le poid de vôtre autorité, et comme vous——

AGENOR.

Que voulez vous dire par cela? quels contes vous a fait Catherine? et je ne la mettrois pas sur le champ à la porte?

NICANDRE.

Patience, Agenor.

JULIE.

Demeurez sans quoi on soupçonnera que vous craignez d'entendre ma justification.

AGENOR.

Non, Nicandre, laissez moi aller.

JULIE.

Si vous en vouléz absolument à la personne qui m'a fait tous ces rapports, c'est tout autre que Catherine.

AGENOR.

Soit qui voudra. Il en a menti; ce ne peut être qu'un traître, un menteur, un trouble menage, qui est ce? nomme le mois, je serois capable de le massacrer.

JULIE.

Eh bien, c'est vous même.

AGENOR.

A G E N O R.

Moi ?

J U L I E.

Rapelléz vous ce que vous avez dit icy tantôt.
Je ne'n ai pas perdu un mot.

A G E N O R.

Ah ! Madame se donne la peine de m'écouter.

J U L I E.

Le present que vous supposiez que Catherine
m'avoit apporté de la part d'un amant.

A G E N O R.

Rien de plus je vous prie.

J U L I E.

Vous voulez que je me justifie. La raison
pour laquelle vous voulez mettre Catharine à la
porte——

A G E N O R.

Pouvéz vous vous amuser à de pareilles dis-
putes devant des étrangers ?

J U L I E.

Vous en vouliez faire part à tout l'univers.
La gouvernante que vous vous proposiez de
me donner.

A G E N O R.

Qu'il ne soit plus question de toute cette
affaire.

N I C A N D R E.

Tu fais que je suis ton ami ; elle peut tout
dire devant moi.

A G E N O R.

En deux mots : ma femme croit que j'en
conte à sa fille de chambre ; voila pourquoi elle
fait tant de bruit.

J U L I E.

Comme il tourne la chose ; vous verrez que
c'est moi qui ai tort.

A G E N O R.

A G E N O R.

Pour vous faire voir combien j'aime la paix, et pour vous oter jusqu'au moindre lieu de vous plaindre, il n'ya qu'à renvoyer Catherine, n'es tu pas de mon avis? Nicandre.

J U L I E.

Je n'ai aucun soupçon sur ma fille de chambre, et je vous prie——

A G E N O R.

Trêves de compliments la dessus. Quoique vous fassiez, elle décampera. Et ne vous donnera sûrement plus d'ombrage. Nicandre sent que j'ai raison. Tranquillisez vous, je vais moi même vous chercher une personne que je connois, et qui je vous jure, ne vous causera pas la moindre inquiétude.

J U L I E.

Non, permettez——

A G E N O R.

Demeurs icy, Nicandre, taches de la tranquilliser. (*bas.*) Et prends garde qu'en attendant elle ne forme quelque complot avec Catherine et Philinte.

N I C A N D R E.

Attendéz donc, Agenor, et réfléchissez un peu.

A G E N O R.

J'ai tout réfléchi, et même pris mon parti. J'ai en vüe une personne qui est son fait, et qui est même en état de luy donner de bons conseils.

J U L I E.

Ce m'est, de la part d'un domestique, une qualité tres superflüe.

A G E N O R.

Vous m'avez entendu. Adieu.

NI-

N I C A N D R E.

Demeurez, Agenor ; vous avez surement tort.

A G E N O R.

J'ai tort, oui j'ai tort ; mais je veux avoir tort.

N I C A N D R E.

Vous m'avez pris pour arbitre.

A G E N O R.

Si c'est ainsi que tu decides ; tu peux t'en dispenser.

N I C A N D R E.

Tu ne sortiras, ma foi, pas.

A G E N O R.

Je ne comprends rien à ta metamorphose. Tu as l'esprit aliené puisque tu n'es pas de mon sentiment. Mais, si tu es vraiment mon ami, disposes Julie à m'obeir.

S C E N E S E P T I E M E.

J U L I E , N I C A N D R E.

J U L I E.

Vouz me parlez en vain je n'ai que trop entendu à combien peu me sert toute ma tendresse. Mais puisqu'on ne m'en tient pas compte je saurai m'en défaire. Je rendrai caprice pour caprice. Et je ferai voir à mon mari que j'ai aussi mes phantaisies.

N I C A N D R E.

Pourquoi ne teniez vous pas ce langage il n'y a qu'un moment. Ordonnéz vous que je le rapelle.

J U L I E.

JULIE.

Parce qu'on fait que Catherine m'est fidelle, et qu'on voit que j'ai confiance en elle ; on veut me l'oter. On veut me laisser à moi même pour me bien tourmenter ; mais nous verons qui s'avisera de me faire faire que'que chose malgré moi. Je veux la garder pour faire piece à mon mari.

NICANDRE.

Fort bien. Mais vous filiez tantôt si doux.----

JULIE.

Si doux ? je voulois voir jusqu'où il pourroit pousser sa Tyrannie. N'est-il pas cruel ? tandis que je, luy prouve qu'il m'est infidel, qu'il m'a offensé, et qu'il prend à tâche de me maltraiter, n'est-il pas, dis-je, cruel de luy voir prendre les choses à rebour, et en abuser pour venir à ses fins.

NICANDRE.

Cela est du dernier indecent.

JULIE.

C'est bien à vous à parler. Comme si je ne vous connoissois pas, et que j'ignorasse le plaisir que vous avez de nous voir brouiller mon mari et moi ; mais ne luy cachez rien de tout ce que j'ai dit ; vous pouvez même en toute sureté de conscience ajouter encore plus. Car vous ne sauriez trop luy faire comprendre à quel point je suis outrée de l'irregularité de son procédé.

NICANDRE.

En verité, Madame, vous êtes dans l'erreur. Je suis à present tout autre ; il est vrai qu'il n'y a qu'une heure que j'aurois tout fait au monde pour tirer de cette dispute tout le parti possible. Mais dans ce moment.——

N

SCENE

SCENE HUITIEME.

CATHERINE, JULIE, NICANDRE.

Tu es donc encore icy, Catherine.

N I C A N D R E.

Catherine, ta maitresse te prends sous sa protection. Elle te garde pour faire enrager son mari.

J U L I E.

Ah! non, à quoi cela serviroit-il? qu'à tout gater.

N I C A N D R E.

Que sont devenues toutes ces belles résolutions?

J U L I E.

Si l'amour ne peut rien gagner, ce ne fera sûrement pas par des brusqueries que je viendrai à mon but.

N I C A N D R E.

He bien, abandonnez vous donc à votre sort. Votre mari aura soin de vous procurer une personne en état de vous donner de bons avis, considerez sous quelle respectable tutelle il veut vous mettre, et qu'ainsi Catherine vous devienne tout à fait inutile.

J U L I E.

Au nom de Dieu Catherine, taches de t'y prendre de façon à ne pas m'abandonner.

N I C A N D R E.

Mais au cas, que votre mari n'en voulut pas démordre; ne pourroit-on pas vous offrir une autre fille dont la fidélité ne le ce dat en rien à celle de Catherine, permettez, Madame, que nous en raisonnions elle et moi.

JULIE.

Faites ce que vous voudrez, je ne suis bonne à rien.

NICANDRE.

Ecoutes Catherine, tu pourrois habiller ton ami Philinte en femme, et le presenter pour fille de chambre. Il est si beau que je crois que les plus habiles y feroient trompés.

CATHERINE.

Quoi? êtes vous fou? si vous saviez, Madame, la proposition que me fait ce mechant homme. Fi, retirez vous avec vôtre bon conseil.

NICANDRE.

Point de déguisement, ma bonne Catherine, je t'ai sûrement deviné, puisque tu te gendarmes si fort.

CATHERINE.

Avant d'aller plus loin, Seigneur Nicandre, oserois je vous prier de me dire sur le peu de sincerité qui vous reste, si vous êtes du parti de Madame, où l'espion de Monsieur.

NICANDRE.

Je te jure que je suis ami de Philinte au point que je me jetteroie au feu pour ta maitresse, pour toi, et pour tout ce qu'il aime.

CATHERINE.

Oseriez vous bien en jurer?—mais gens comme vous se moquent des serments. Comment m'y prendre pour pouvoir me fier à vous?

NICANDRE.

Me croire sur ma parole.

CATHERINE.

Eh bien, ne nous faites du moins plus de tort, on ne peut p étendre aucuns secours de vôtre part.

Soyez tranquille par rapport à moi, ma chere maitresse, paroissiez indifferente sur mon chapitre je tacherai seule de démeler la fusée. Et quand bien même on me feroit sauter par une fenetre, je rentrerois par l'autre.

N I C A N D R E.

Voila ce qui s'appelle une fille qui a du courage.

C A T H E R I N E.

J'aurois presqu'oublié de vous dire qu'il y a une dame étrangere qui veut vous voir, c'est la soeur de Philinte qui ne fait que d'arriver,

J U L I E.

Comment puis-je recevoir des visites dans l'état où je suis.

N I C A N D R E.

J'avoüe, Madame, que pour le moment vous n'êtes gueres en situation de voir quelqu'un, mais si vous l'ordonnez j'irai en attendant faire les honneurs de chez vous.

C A T H E R I N E.

Chargez vous en. L'étrangere est dans la chambre voisine, je vous avertirai quand il fera tems de la mener chez Madame. En attendant, ma chere maitresse, tachez de vous remettre le mieux que vous pourrez.

Fin du QUATRIEME ACTE.

A C T E

A C T E C I N Q U I E M E.

S C E N E P R E M I E R E.

NICANDRE, PHILINTE, *en habit de femme*,
ou HILAIRE.

N I C A N D R E.

Sentez vous, Madame, tout le danger que je cours de trouver oûtre tant de charmes et tant d'esprit, une facon de penser qui s'accorde si parfaitement avec la mienne ?

P H I L I N T E.

Cet accord en prouve la justesse.

N I C A N D R E.

Seroit-il possible ? Madame, que vous fussiez la seule femme au monde qui crut que l'amour fut compatible avec la liberté.

P H I L I N T E.

Je m'imagine qu'on devrait toujours aimer sans gêne, du moins pour être heureux.

N I C A N D R E.

Mais une personne qui une fois vous a aimé---

P H I L I N T E.

Peut cesser de m'aimer, dès que je cesse de luy plaire.

N I C A N D R E.

Vous pouvez, il est vrai, être tranquile la dessus. Mais supposé qu'un homme fut d'assez mauvais goût pour être inconstant : ne seroit-il pas de son devoir ?——

P H I-

P H I L I N T E.

Qu'appelléz vous devoir ? l'amour n'en connoit point. On ne peut aimer que ce que l'on trouve aimable. Comment peut-on obliger quelqu'un de nous trouver aimable ? peut-on prétendre de quelqu'un qu'une chose luy paroisse blanche où douce quoiqu'elle le soit effectivement. Il ne faut qu'avoir l'usage de ses sens pour apercevoir où goûter ce qui est blanc où doux : mais si on les a perdu, il n'y a ni devoir ni ordre qui tienne.

N I C A N D R E.

Vous parlez comme un ange, Madame. Mais supposé que vous ayez un mari, et——

P H I L I N T E.

J'en ai eû un, et tout mon regret, est de l'avoir perdu, avant de luy avoir fait connoître ma vraie façon de penser.

N I C A N D R E.

Et vous luy auriez tenu le même langage, sans craindre qu'il en abusât.

P H I L I N T E.

Je me serois bien gardé de prétendre qu'il m'aimât. Il m'auroit suffi de me montrer digne de son coeur, il auroit eût beau le vouloir, il n'auroit pu me le refuser.

N I C A N D R E.

Mais s'il eût été insensible.

P H I L I N T E.

L'aurois-je voulu forcer à m'aimer. Je l'aurois plaint d'être réduit à vivre avec une femme qui ne luy paroissoit pas faite pour luy. Et je luy aurois laissé pleine liberté, afin qu'il s'aperçût le moins que possible qu'il étoit marié.

N I-

N I C A N D R E.

Quelle noblesse! quelle elevation de sentimens! hélas! que ne m'est-il permis de vous aimer!

P H I L I N T E.

Je vous le permets, pourvûque vous n'exigiez pas du retour.

N I C A N D R E.

Mais je m'engage à vous aimer eternellement.

P H I L I N T E.

Quelle etourderie? comment oser promettre une chose qui ne dépend pas de vous? pouvez vous me garantir que je serai toujours agreable et aimable, êtes vous sur de me voir toujours du même oeil? qui fait si le tems et l'experience ne vous feroient pas découvrir en moi des deffauts que vous n'y voyez pas à present, et qui seroient assez essentiels pour détruire vôtre amour?

N I C A N D R E.

Mais je me flatte de vous aimer eternellement.

P H I L I N T E.

Cecy est autre chose. On peut s'engager de rendre la vie la plus supportable que possible à une personne, d'avoir pour elle toutes les complaisances, et tous les égards possibles, mais de l'aimer toujours c'est à quoi tous les sermens de l'univers ne peuvent nous astreindre.

N I C A N D R E.

Essayez du moins de m'aimer.

P H I L I N T E.

Je ne parle qu'en general, il n'est pas icy question de vous, et cependant vous tournéz directement la conversation sur moi.

N I-

N I C A N D R E.

Oùï, directement, Madame, et si directement que jusqu'icy personne au monde ne m'a causé une si vive émotion que vous.

P H I L I N T E.

Comment pouvéz vous exiger que je vous aime ? vous ne savéz si je le peux, et ne le fais pas encore moi même.

N I C A N D R E.

Vous ne le savéz pas ? que ce doute est heureux pour moi, Madame.

P H I L I N T E.

Paix ! paix ! vous n'êtes pas aussi heureux que vous le croiéz. Car je doute que vous m'aimiez assez long tems, pour meriter du retour.

N I C A N D R E.

Mettez moi à l'épreuve. Risque à reprendre votre coeur si vous m'en jugéz indigne. Fournisséz moi seulement l'occasion de le meriter. Et permettez du moins que je puisse vous revoir aujourd'hui.

P H I L I N T E.

C'est aussi tout ce que je peux vous permettre.

N I C A N D R E.

Mais où serai je assez heureux de vous retrouver ? Julie va venir interrompre l'entretien qui m'a le plus enchanté de ma vie.

P H I L I N T E.

Venez me reprendre icy dans une demi heure. Oserois-je vous prier de tacher en attendant de déterrer où est mon frere ?

N I C A N D R E.

Quoi vous ne vouléz pas vous confier à moi seul ?

P H I-

P H I L I N T E.

Il faut absolument que je luy parle.

N I C A N D R E.

Si vous avez quelques ordres à donner, personne ne s'en acquittera avec plus de plaisir et de zèle que moi.

P H I L I N T E.

Soit. Vous pourriez ne pas trouver mon frere, où peut être m'accuser de deffiance, et vous en plaindre. Passez s'il vous plait chez le marchand voisin pour y prendre quelques papiers cachetés que je ne veux laisser qu'en mains sûres. Vous n'aurez qu'à luy faire voir ce cachet.

N I C A N D R E.

Je cours vous obeir. Adieu, songez en attendant à m'aimer.

P H I L I N T E.

Oui, il m'aime de nouveau. J'en veux courir les risques. Il m'est impossible de me déguiser plus long tems. Les papiers qu'il va chercher luy apprendront qui je suis. Mais quel en sera le denouement ? ne cessera-t-il pas de m'aimer dès qu'il saura que je suis sa femme ? mon coeur tremble d'avance. Voicy Julie, puisse-t-elle être aussi près de son bonheur ! que moi.

O

S C E N E

S C E N E S E C O N D E.

P H I L I N T E , J U L I E .

J U L I E .

Quoi ? Madame, Philinte a une soeur et il ne m'en a jamais dit un môt.

P H I L I N T E .

Il vous le dit à present.

J U L I E .

Comment ?

P H I L I N T E .

Je m'apperçois, Madame, que vous êtes du nombre de ces bons coeurs qui apres avoir fait les plus tendres adieux à une personne, l'oublent une demi heure après.

J U L I E .

Comment puis-je avoir dit adieu à une personne que je n'ai jamais vû ?

P H I L I N T E .

Vous ne n'avez jamais vu ? pouvez vous donc mé connoître vôtre tendre Philinte ?

J U L I E .

Philinte ! o ciel ! Philinte ! qu'osez vous faire ? qui ne vous auroit méconnu ? mais quel est vôtre but ? à quoi bon ce déguisement ?

P H I L I N T E .

Vous me deffendez de vous voir, Madame, et je ne trouverois pas moyen d'être à vos pieds en dépit des jaloux et de vous même ?

J U L I E .

Que voulez vous icy ? vous savez qu'il m'est impossible de vous aimer.

P H I L I N T E.

Et à moi de me passer de vous voir vous ne l'ignorez pas. C'est un plaisir dont je ne peux me priver, dut-il m'en coûter la vie. Oui, dussai-je y périr, je ne serai tranquille qu'après vous avoir procuré de l'appuy contre votre superbe époux.

J U L I E.

A quoi servira votre foible appuy ? qu'à me rendre encore plus malheureuse. S'il faut absolument que vous me voiez, que ce soit du moins sous les habits de votre sexe. J'aime mieux m'exposer aux reproches de mon mari que d'avoir à m'en faire à moi même. Songez à ce qu'on diroit si l'on venoit à savoir qu'un homme déguisé en femme — O ciel ! que vais-je devenir ? j'entends mon mari, vous voyez le fruit de votre imprudence.

P H I L I N T E.

Tranquillisez vous. Surtout ne vous déconcertez pas, je soutiendrai mon déguisement jusqu'au bout.

S C E N E T R O I S I E M E.

P H I L I N T E, A G E N O R, J U L I E.

P H I L I N T E.

Il n'en fera rien, Madame, je vous prie de ne pas vous en donner la peine, vous ne me reconduirez sûrement pas. Vous n'êtes pas bien je vous supplie même de ne pas vous lever.

J U L I E,

Souffrez, Madame.

P H I L I N T E.

Il n'en fera rien, je ne bouge plutôt pas d'icy.

O 2

J U.

JULIE.

Voilà mon mari, il aura l'honneur de vous donner la main.

PHILINTE.

Est-ce là Monsieur votre epoux ? Dieu le conserve, je suis charmé de faire sa connoissance, toute la ville en dit tant de bien. Fasse le ciel qu'il y ait du moins la moitié de vrai.

AGENOR.

Que j'aie l'honneur de voue offrir la main.

PHILINTE.

La main ! Monsieur, le ciel m'en preserve que vouléz vous faire de ma main !

AGENOR.

Je veux vous aider à descendre l'escalier.

PHILINTE.

Dieu m'en préserve je n'ai pas besoin de conducteur. Je suis assez grande pour aller seule.

AGENOR.

Mais, Madame——

PHILINTE.

Mais, vous dis-je il n'en fera rien : je ne souffre pas qu'on me touche. Je n'ai encore donné la main à aucun homme. Qui feroit de pereilles choses ?

AGENOR.

Je me rends à vos ordres : mais ma femme——

PHILINTE.

S'il faut absolument qu'un des deux me reconduise, j'aime mieux que ce soit, Madame,

AGENOR.

Eh bien, conduisez la. (*bas*) Le plutôt sera le mieux.

SCENE

SCENE QUATRIEME.

CATHERINE, AGENOR.

CATHERINE. Avancant la tête.
Oserois je ?——

AGENOR.
Que veux tu ?

CATHERINE.
Ah ! Monsieur, souffrez que j'approche.

AGENOR.
Infame serpent es tu encore dans ma maison ?

CATHERINE.
Comme vous voyez.

AGENOR.
Et tu oses encore te montrer à mes yeux ?

CATHERINE.
C'est que j'aime a les voir, vos yeux.

AGENOR.
Je pense que tu te moques de moi.

CATHERINE.
Non, Seigneur Agenor, je ne fais que trop qu'il ne s'agit pas de badiner avec vous, je me jette à vos pieds. J'avoüe que je suis une folle, une enragée, enfin tout ce qu'il vous a plut de dire que j'étois, ne fut-ce que pour n'avoir pas connu jusqu'icy le bonheur qui s'offroit à moi, mais souffrez du moins que je prenne congé de vous, et que je vous demande pardon d'avoir été trop honete fille, cela ne m'arrivera plus.

AGE.

LE TRIOMPHE

A G E N O R.

Si tu n'avois pas fait mal à propos la Be-gueule, tu ne serois pas dans le c  s de demander pardon.

C A T H E R I N E.

Que faire ? Seigneur Agenor, vous n'ignorez pas combien le *qu'en dira-t-on* m  t une fille    la torture, la bienséance, veut qu'on fasse une certaine résistance. Helas ! qu'une pauvre fille est    plaindre ! disons nous d'abord *oui*, on nous meprise, nous deffendons nous trop long tems, il y a des gens qui nous comprennent mal, et qui n'ont pas la patience d'attendre que nous nous rendions. Personne ne fait mieux que moi, Seigneur Agenor, si c'est ma vertu où vôtre impatience qui m'a precipit   dans le cahos de malheur où je me trouve plongée.

A G E N O R.

Quand même ce seroit ton serieux, Catherine, il n'est plus tems, le sort en est jeté, je ne puis plus rien pour toi.

C A T H E R I N E.

Aussi ne demande-je rien que la permission de passer encore la nuit icy, et de vous rendre un service d'importance. Je veux obtenir mon pardon avant de vous quitter. Je veux vous convaincre qu'il s'en faut bien que j'aie été du parti de Madame. Il dépendra toujours de vous de me mettre    la porte. Peut être ne serat-ce pas sans regr  t que vous vous separerez de moi. Et quoique pour vous plaire il m'en coûte un petit tour de friponnerie, vous ne pourrez cependant pas vous empecher de dire cette Catherine étoit une honette fille.

A G E N O R.

En bien ! voions, tu peux rester, leves toi, j'entends ma femme.

S C E N E

DES BONNES FEMMES.

SCENE CINQUIEME.

AGENOR, JULIE, CATHERINE,
AGATHE.

AGENOR.

Entréz Madame Agathe. voicy, Madame,
une personne en qui j'ai beaucoup de confiance.

JULIE.

Vous êtes le maitre d'honorer qui il vous
plaira de votre confiance, pourvû que vous
n'exigié pas qu'en cela je sois de moitié de
vos sentiments.

AGENOR.

Je puis l'exiger avec justice, puisque c'est une
personne que j'ai choisi pour désormais vous faire
compagnie.

JULIE.

Je préfere la solitude à une compagnie qui me
deplait.

AGENOR.

C'est Madame Agathe, une femme que je con-
nois à fond, et qui, quoique de basse naissance,
n'en a pas moins une experience consommée.

CATHERINE.

Quoi ? c'est là Madame Agathe ? j'ai donc
ainsy l'honneur de faire la connoissance de Ma-
dame Agathe avant de mourir. Souffrez Ma-
dame Agathe que je vous baise la main, ce'st le
moins qu'on doive à une femme d'une experience
telle que la votre. Voila donc, ma chere mai-
tresse, cette fameuse Madame Agathe dont vous
avez si souvent ouïr parler.

I.

AGA-

LE TRIOMPHE
A G A T H E.

Que peut-on avoir dit de moi? mon enfant.

C A T H E R I N E.

Vous le devinerez aisément, Madame Agathe, si vous faites reflexion que l'innocence et la vertu sont toujours accusées.

A G E N O R.

Sur mon honneur, Madame, je puis garantir que c'est une femme très prudente. C'est un trésor pour une jeune femme comme vous qui ne connoissiez pas encore le monde qu'une personne en état de vous donner de bons conseils. Et Madame Agathe a un tres grand usage du monde.

C A T H E R I N E.

Plus que grand.

A G E N O R.

Quoi qu'il en soit, si vous vous réglèz suivant mes idées, vous suivrez aveuglement ses conseils, et vous tacherez de vous plaire en sa compagnie.

A G A T H E.

Je vous le dis, Madame, je suis la première femme du monde pour faire compagnie. Oûi je suis infatigable à faire compagnie, est j'oses avancer qu'avec moi on peut se passer de tout autre compagnie.

C A T H E R I N E.

Qui ne sauroit jusqu'ou va l'experience de Madame Agathe, en jugeroit d'abord par la delicateffe de ses expressions. Madame Agathe a de l'esprit comme un ange.

A G E N O R.

Catherine raisonne juste. Vous en conviendrez vous même Madame, lorsque vous vous connoîtrez d'avantage. Je me retire pour vous laisser faire connoissance avec plus de liberté.

S C E N E

SCENE SIXIEME.

JULIE, AGATHE, CATHERINE.

JULIE.

Ah ! ciel !

AGATHE.

Oserois-je vous demander, Madame, à qui s'a dressent ces soupirs.

JULIE.

Impudente, qui vous autorise à me faire de pareilles questions.

AGATHE.

Vous devéz connoître sans doute la personne qui m'y autorise.

JULIE.

Je vous repete que je ne veux pas vous voir.

AGATHE.

Vous ignorez, Madame, et l'on ne doit pas s'en étonner, vous ignoréz dis-je, les usages du monde, que vous ne connoisséz pas encore assez, et qui exigent qu'on ne s'assoye pas chéz soi sans avoir offert une chaise à une femme comme moi.

CATHERINE.

Cela s'apelle savoir vivre ! j'aurois aussi bonne envie de m'asseoir. C'est dommage qu'il n'y ait pas icy de sofa.

AGATHE.

Qui vous donne ma mie la liberté de parler, et de vous. mocquer de me voir si sensible sur l'honneur ?

CATHERINE.

Je vous en loue. Moins on en à perdre, plus on doit le menager.

P

AGA-

A G A T H E.

Madame, on a une fort mince idée de l'esprit des maitres qui souffrent que leurs domestiques se melent de la conversation.

J U L I E.

Laissez la parler. Elle est plus faite que moi, pour vous tenir compagnie.

A G A T H E.

C'est au nom de votre mari que je vous demande si vous ne voulèz pas luy imposer silence.

J U L I E.

Catherine, débarassez moi de cette créature.

A G A T H E.

Ne vous donnez aucune peine, Madame, je ne bouge d'icy.

C A T H E R I N E.

Ma bonne femme, vous ne connoissez pas encore les êtres de la maison ; suivez moi, je vous les ferai voir et sur tout les escaillers, et la porte.

A G A T H E.

Pour vous punir, Madame, je devrois m'en aller.

C A T H E R I N E.

Oh ! Madame Agathe, ayez la bonté de nous punir.

A G A T H E.

Soit. Je vous obeis, Madame, je me retire ; croyez pas que je veuille porter des plaintes à vôtre mari. Mais ne vous étonnéz pas non plus, s'il s'en trouve choqué. Peut être reviendrai-je bientôt icy en triomphe.

S C E N E

SCENE SEPTIEME.

JULIE, CATHERINE.

JULIE.

Pour le coup, ma patience est au bout. C'est donc ainſy qu'on recompense l'amour le plus tendre. Un homme fait ſemblant d'être enchanté de nous, il n'épargne pour nous plaire ni prieres ni ſoupirs, on eſt aſſez bonne pour le croire, on l'aime, on ſe donne à luy, on l'épouſe, et pour fruit de tant d'amour voila comme on nous traite. J'ai pris mon mari par inclination, je ſens que je l'aime encore, ſans quoi je ne pourrois réſiſter à tout ce que je ſouffre, et je ne conçois pas qu'une femme, qui auroit épouſé ſon mari ſans l'aimer puiſſe ſoutenir de pareilles épreûves.

CATHERINE.

Si Philinte étoit icy, il pourroit peut-être vous dire quel parti prendroit cette femme.

JULIE.

Ne me parles plus en ſa faveur. Il ne me parle déjà que trop pour luy même. Que diſ-je ? ah ! ſi mon mari avoit le cœur la moitié auſſi bon, il eſt vrai, c'eſt un devoir d'aimer ſon mari, mais les maris n'ont ils donc point de devoirs ? n'ont ils d'autres loix que leurs phan-taiſies ? tandis que nous ſommes rigoureuſement aſſujéties à nos devoirs. Grand Dieu ! voicy Philinte.

CATHERINE.

Oui, vraiment, quand on s'occupe de la tentation le diable n'eſt pas loin. Cela va fort bien mais reſte à ſavoir, ſi on peut aider ma maitreſſe où non.

P 2

P H I.

P H I L I N T E.

Voicy le moment de faire jouer la mine ; fais Catherine ce dont nous sommes convenües ; amenes Agenor icy.

S C E N E H U I T I E M E.

P H I L I N T E, J U L I E.

P H I L I N T E.

Quelle espèce de furie ai-je rencontré sur vôtre escäillier ? Madame.

J U L I E.

C'est un demon, que mon mari a soigneusement déterrè pour me tourmenter. J'ai souffert que Catherine l'ait mit hors de mon appartement, et je tremble quand je pense au train que fera Agenor grand il le fera.

P H I L I N T E.

Au nom de Dieu, Madame, cessèz de vous immoler à sa barbare cruauté.

J U L I E.

Plus d'avis ni de representations, vous connoissez mes sentimens. Quel plaisir avez vous de tourmenter une femme qui à force de chagrins est comme hors d'elle même.

P H I L I N T E.

Ce n'est pas ma satisfaction que je cherche en vous aimant, c'est vôtre propre tranquillité.

J U L I E.

Quelle tranquillité ? comment pouvez vous me la procurer ? finissèz, vôtre amour mêt le comble à mes inquietudes. Quoique je n'aie rien à me reprocher je tremble qu'on ne vienne à le découvrir ; que n'aurois-je pas à craindre de mon mari ? simplement parceque vous m'aimèz.

P H I.

P H I L I N T E.

Mon amour peut-il vous rendre plus à plaindre que vous n'êtes ? vous n'avez pas le moindre reproche à vous faire, et cependant vous devez trembler. Je tremble moi même pour vous tant que je vous fais en la puissance de votre mari, et tant que je vous vois exposée à toutes les cruautés qu'un tyran peut exercer chez luy.

J U L I E.

Je connois tout ce que j'ai à craindre, il est inutile que vous me le representiez. Qui sait ce qui me pend à l'oeil ce soir pour avoir renvoyé l'infame gouvernante qu'il vouloit me forcer de prendre ?

P H I L I N T E.

Et vous avez le courage de vous y exposer ?

J U L I E.

A quoi ne dois-je pas m'attendre ? ciel ! mais que faire ?

P H I L I N T E.

Je ne vous quitte pas que je ne vous aie mis en sûreté.

J U L I E.

Mais, où ?

P H I L I N T E.

Fiez vous à moi, je vous mettrai en sûreté.

J U L I E.

Devriez vous hazarder une telle proposition ? Je me ferois flatté que vous étiez plus délicat sur ma réputation.

P H I L I N T E.

J'ai eu soin de la ménager. C'est chez une amie que je veux vous mener.

J U L I E.

Quoi ? vous m'aimez ? er je me confierai un moment à vous ? ne m'en parlez plus, que ne m'arrive-t-il pas ? j'ai bien moins à craindre de
mon

mon mari, il n'en veut qu'à mon repos, et vous en vouléz à ma vertu.

PHILINTE.

N'etes vous pas sûre de mon respect ?

JULIE.

Vous m'en manquez déjà. Mais mon malheur et le desespoir ou je suis animent vôtre audace, et l'animeront encore davantage.

PHILINTE.

Je ne veux profiter ni de l'un ni de l'autre. Je vous jure de ne vous rien dire de mon amour, que vous ne soyez en seûreté, et que vous n'ayez repris vos esprits: mes procédés, les egards que j'ai pour vous, les inquietudes que je ressens, tout doit vous dire combien je vous aime. Je veux vous faire voir la difference qu'il y a entre un homme qui veut se faire aimer et obeir en faisant le tyran, et un autre qui pour gagner un coeur n'employe que les moyens les plus tendres. Enfin je suis sûre que vous m'aimerez par reconnoissance, quand bien même le goût ne s'en meleroit pas. Suivez moi, belle Julie, je vous en conjure à genoux ; (*il se jette à genoux.*) Je ne survivrai pas à mes inquietudes si je vous laisse au pouvoir tyrannique d'un mari.

JULIE.

Finissez, Philinte, si vous voulez me persuader que vous etes mon ami, c'est en me consolant, et non en vous obstinant à me poursuivre. Levez vous, si non c'est vous qu'il faut que je fuye. Et non Agenor. Au nom de Dieu levez vous.

PHILINTE.

Non, je ne me lève pas que vous ne me promettiez que vous songerez à vôtre seûreté.

SCENE NEUVIEME.

JULIE, PHILINTE, AGENOR, *l'Epée à la main*, CATHERINE *derrière luy, qui luy retient le bras.*

A G E N O R.

Je n'en peux plus entendre davantage, indigne suborneur, je veux récompenser, tes infames conseils.

J U L I E.

Juste Ciel !

C A T H E R I N E.

Patience, arrêtez ; ne m'avez vous pas promis de ne pas vous mettre en colère ?

A G E N O R.

Laisse moi, laisse moi.

J U L I E. *Se jettant dans ses bras.*

Modérez vous Agenor.

A G E N O R.

Eloignez vous, Julie, voudriez vous prendre le parti de ce traître ?

J U L I E.

Quelques paroles méritent-elles la mort ?

A G E N O R.

Eloignez vous, vous dis-je, sans quoi je ne vous épargnerai pas pour me faire jour jusqu'à son perfide cœur.

P H I L I N T E.

Laissez le aller. He bien ! Agenor, tuez moi, tuez moi, si vous trouvez de l'honneur à tuer une femme.

C A T H E R I N E.

Une femme ! une femme !

A G E N O R.

Quoi ? une femme.

SCENE

SCENE DIXIEME.

NICANDRE, PHILINTE, AGENOR,
JULIE, CATHERINE.

N I C A N D R E.

Qu'y a-t-il ? quel bruit faites vous icy ?

P H I L I N T E.

Voicy quelqu'un, qui mieux que personne peut savoir de quel sexe je suis. Venez, Nicandre, et dites à la compagnie s'il n'est pas vrai que je suis une femme.

N I C A N D R E.

Une femme. Oui, je le fais tres bien, une femme qui voudroit avoir toutes celles de la ville à luy seul.

A G E N O R.

Pretends tu, infame seducteur m'echaper par des propos aussi ridicules ?

N I C A N D R E.

Arretéz, Agenor.

P H I L I N T E.

Patience. La preuve est aisée. Nicandre avéz vous les papiers que je vous ai prié d'aller prendre chez mon banquier ?

N I C A N D R E.

Vous voulez dire vôtre soeur.

P H I L I N T E.

Moi, où ma soeur, c'est la même chose, je suis ma soeur.

N I C A N D R E.

Seroit-il possible ?

P H I L I N T E.

Avéz vous les papiers ?

NI-

DES BONNES FEMMES.

N I C A N D R E.

Les voicy.

P H I L I N T E.

Ouvrez les vous verrez et pourrez dire que je suis.

C A T H E R I N E.

Pourquoi les, bras vous tombent-ils, Seigneur Agenor, n'avez vous plus envie de tuer ? donnez moi vôtre épée, il faut qu'elle meure parce qu'elle est une femme. Quoi ? une femme a voulu—à mon maitre ? passe si c'eût été un homme. Une femme se donnera les airs d'en conter à ma maitresse. Voiez si la pauvre femme avoit donné dans le panneau, comme elle en auroit été la Duppe. Non, le fait crie vengeance, place, place, que je la tûe.

P H I L I N T E.

Trêve de badinerie, Catherine. Eh bien, Nicandre, decouvrez vous qui je suis. Croira-t-on bien tôt que je suis une femme.

N I C A N D R E.

Hilaire, ciel ! Hilaire, cela se peut-il ? est-ce vous qui m'avez aujourd'hui donné des preuves si convaincantes d'amour ? quo ? tant de bontés après tous les torts que j'ai vis à vis de vous ? quoi ? vous vous êtes donné tant de peines pour moi ? pouvez vous encore aimer un mari qui vous a abandonné depuis dix ans ? je ne l'ai pas mérité.

P H I L I N T E.

Ne dites pas cela. J'ai été à même à la faveur de ce deguisement de connoître vôtre cœur. Je suis trop impartiale pour dire que, quoique vous ne m'aimiez pas je ne vous trouve pas aimable.

N I C A N D R E.

Oui, je vous aime, ma chere Hilaire, et je, regrette le tems ou je ne vous ai pas aimé. Tout ce que je vous ai dit tantôt sans vous connoître,

Q

c'est

c'est le cœur qui vous l'a dit. (*Se jettant à genoux.*)
Mais comment me pardonneriez vous tous mes égaremens ?

P H I L I N T E.

De pareils égaremens sont plus pardonables
qu'un seul acte de tyrannie.

A G E N O R.

Que dois-je croire ?

N I C A N D R E.

Voilà ma femme, mon cher Agenor.

A G E N O R.

Quel denoûment extraordinaire.

P H I L I N T E.

Savez vous, Seigneur Agenor, que vous m'avez bien des obligations. Sans moi vos mauvaises façons vis à vis de Julie, et l'amour de mon mari pour elle, auroient put vous jouer un de ces tours dont on se venge quelque fois l'épée à la main, mais qui ne se reparent pas pour cela. Soyez plus sage une autre fois. Il y a du danger même pour Julie dans des procédés aussi durs que les vôtres, quelque vertueuse qu'on soit, il faut céder quand l'amour d'un côté et la mauvaise humeur de l'autre nous attaquent. Son vainqueur pourroit bien ne pas toujours être une femme et il faudroit mieux tirer parti de ses avantages, que moi.

N I C A N D R E.

J'ai demandé pardon à ma femme, suis mon exemple. Tu as tort, ton épouse est digne de respect, je t'en assure, il n'a pas tenu à moi, qu'il n'en fut autrement.

A G E N O R.

Je vous rends justice, Julie, votre façon de vous exprimer avec votre amant supposé, celles dont vous vous êtes plainte de mes injustices, et la tendresse que malgré tous mes torts vous
avez

DES BONNES FEMMES. 119

avez laissé échaper, tout m'a vaincu que jusqu'icy je m'y suis mal pris pour vivre heureux avec vous ; je vous en demande pardon.

JULIE.

Un pareil aveu merite plus encore.

AGENOR.

Pardonnez moi de n'avoir pas eû plus de confiance en vous : je renvoie la gouvernante que je voulois vous donner.

CATHERINE.

Je lui ai déjà donné son congé, et elle attendra long tems jusqu'à ce qu'on aille la rechercher.

AGENOR.

Que Catherine reste, pour être temoins que désormais je veux rendre plus de justice à votre vertu et à votre tendresse.

CATHERINE.

J'espere que vous ne prendrez pas toujours des temoins.

AGENOR.

Tiens. Catherine, voila pour te recompenser de t'être si fort exposée pour prendre les interêts de ma femme.

CATHERINE.

Je vous remercie. Je mettrai cet argent de coté, pour m'en servir, si de nouveau il en etoit besoin.

AGENOR.

Non, ma chere Julie, vous êtes la maitresse de disposer désormais de tout ce qui vous plaira pour vos menus plaisirs.

CATHERINE.

Nous aurons soin de vous en rafraichir la mémoire dans son tems.

AGE-

A G E N O R.

Vous réglerez vos sociétés et vos dépenses à votre phantasie; tout dépendra de vous, moi tout le premier.

J U L I E.

Pas trop, Agenor, pas trop.

C A T H E R I N E.

Les conversions si subites ne sont pas toujours les plus sincères.

A G E N O R.

La mienne l'est sûrement.

C A T H E R I N E.

Le malheur est qu'en pareil cas il faut se contenter de simples promesses.

A G E N O R.

Nicandre et Hilaire en seront témoins, je les prie de rester icy.

N I C A N D R E.

Volontiers.

P H I L I N T E.

Pardonnez, Nicandre, vous avez la mémoire courte, ne m'avez vous pas promis de me faire souper ce soir avec une jolie fille ?

N I C A N D R E.

Je renonce à toutes les jolies filles, depuis que je vous ai retrouvé.

C A T H E R I N E.

Voilà ce qui s'appelle du ga'ant ! je commence à croire à présent qu'il parle sincèrement. Messieurs les mari quelques farouches, et quelques débauchés que vous foyez, une bonne femme a toujours l'art de vous ramener à elle, et de vous remettre dans le bon chemin.

F I N.

